



A.C.C.E.S.

Actions Culturelles Contre les Exclusions et les Ségrégations

**La beauté dans la vie des bébés,
des évidences en questions**

**Journée d'étude nationale
organisée au FRAC Bretagne
(Fonds Régional d'Art Contemporain)
à Rennes par l'association A.C.C.E.S.**

28 février 2017

Evelyne Resmond-Wenz d'ACCES Armor présente Marie Bonnafé, présidente d'A.C.C.E.S. puis Olwen Lesourd, directeur d'A.C.C.E.S. qui ont organisé la journée et remercie Krystel Lavour pour l'accueil du FRAC Bretagne.

Evelyne Resmond-Wenz

La tenue de cette journée au FRAC est une façon de mettre en lumière la complémentarité de nos démarches. Merci à Krystel Lavour qui, chargée des projets éducatifs du FRAC Bretagne, propose depuis dix ans des formations très appréciées. Nous avons travaillé ensemble il y a sept ans et j'ai pu apprécier son travail auprès du personnel de la petite enfance de Rennes et d'ailleurs. J'entends parler bien au-delà de Rennes de ses formations qui ont pour objectif de faire entrer l'art et les livres artistiques dans le quotidien des tout-petits. Merci de votre présence, merci aux forces vives d'ACCES Armor, bien représenté aujourd'hui. Je profite de l'occasion pour remercier Jacqueline Blezo-Jouan, notre présidente dont l'engagement depuis la création d'ACCES Armor, c'est-à-dire depuis vingt-cinq ans, a beaucoup compté et compte encore dans ce que nous continuons à mettre en œuvre ici, en Bretagne.

Dans la filiation d'A.C.C.E.S., nous avons toujours été intraitables sur notre exigence de qualité des livres que nous partageons avec les enfants et leurs familles. Je voudrais faire aussi une citation en clin d'œil à Zaïma Hamnache qui me rappelait récemment une expression qui l'avait frappée. Je lui avais dit « Ce sont des livres qui font dire aux enfants du voyage « guette la merveille ou guette la beauté » ». J'ai souvent entendu ces mots. C'est à la recherche de cet émerveillement-là que nous partons aujourd'hui. Merci aux salariés d'A.C.C.E.S., à Olwen ici présent. Merci à chacun et chacune des intervenants qui ont accepté de s'y engager et grand merci à Marie pour ce qu'elle nous a apporté et nous apporte, merci pour son accompagnement au fil des années et pour sa présence à Rennes aujourd'hui.

Marie Bonnafé

Ce que nous avons construit avec Evelyne Resmond et ACCES Armor date de très longtemps... ACCES Armor est une exception que nous devons à notre président fondateur, le professeur René Diatkine qui passait toutes ses vacances sur l'île de Bréhat où il écrivait ses œuvres. Une partie de *Les Livres, c'est bon pour les bébés* – qui est un livre collectif et vraiment notre outil – a été écrite en Bretagne... Evelyne est notre compagne de route depuis longtemps et la Bretagne est pour

nous un lieu chéri. Cette nouvelle alliance avec le FRAC est une idée d'Olwen Lesourd, notre directeur depuis bientôt un an. Il a eu cette idée géniale qui nous fait aborder ici ce thème que nous portons depuis les débuts d'A.C.C.E.S., l'esthétique, la beauté. Je trouve qu'il y a une sorte de gêne souvent à dire que l'esthétique concerne le bébé, dès sa naissance. Par ailleurs, le sentiment de la beauté n'est pas approfondi par nos spécialités.

Je voulais aussi vous signaler que nous reprenons une collection, *Les nouveaux cahiers d'A.C.C.E.S.*, dans un format plus petit. Le premier numéro est consacré à l'importance de la dimension esthétique dans le développement du bébé et dans ses premières relations, avec notamment un article du Pr Bernard Golse sur « l'éblouissement esthétique ».

Nous sommes ravis d'être ici, au FRAC de Bretagne, au milieu d'œuvres d'art. Nous avons intitulé le colloque « **La beauté dans la vie des bébés, des évidences en questions** », mais nous avons fait une faute d'orthographe dans l'intitulé du colloque, ce qui me ravit en tant que psychanalyste. C'est formidable les erreurs ! Ce n'est pas « des évidences en question » mais des évidences en questions ». Nous posons de petites questions et nous n'allons pas résoudre, expliquer ce qu'est la beauté esthétique – au sens de Platon ou des grands philosophes sur thème – pour les bébés ? Nous allons problématiser, montrer que c'est une évidence pour tout le monde, pour vous tous qui êtes ici.

On donne de belles choses aux bébés, parmi lesquelles le visage de la mère dont on parle dans ce numéro des *Cahiers*. Bianca Le Chevalier va reprendre ces idées. Tous les bébés sont beaux pour leurs parents même quand, pour les autres, ils ne sont pas si beaux. La beauté intervient d'emblée.

Nous avons découvert avec vous, avec les gens qui font des choses sur le terrain, que pour les livres, c'est la même chose. Vous mettez un jury d'éditeurs avec des gens comme Christine Moreau des éditions MeMo qui va devoir choisir ce qu'elle va publier, quelles images ou quels textes elle va prendre, vous prenez de grands écrivains, et ils choisissent parmi des livres pour les bébés posés en vrac. Mettez de l'autre côté des bébés et, ce n'est pas une affirmation mais une constatation de toutes nos années d'expérience, que nous vérifions avec nos séminaires, les bébés choisissent toujours ce qu'on appelle des « beaux livres ». Pourquoi les bébés choisissent-ils ce qu'on appelle un beau livre et qu'est-ce qu'un beau livre ? Ce sont des questions que nous allons poser.

Il n'y a plus dans les livres pour les bébés uniquement des images. Nous avons créé A.C.C.E.S. il y a plus de trente ans, à une époque où il n'y avait que des imagiers sans texte et pourtant on racontait dans le monde entier des comptines. On se servait des livres sans illustrations pour les raconter et les bébés aimaient bien aussi ces livres-là. Toutes ces questions, nous allons les poser en commençant par le docteur Bianca Le Chevalier, psychiatre et psychanalyste, pas très loin de la Bretagne puisqu'elle vient de Caen en Normandie où elle travaille entre autres avec des psychanalystes anglais, ce qui est important pour nous. Elle va nous parler de son expérience sur le terrain avec des praticiens de toutes disciplines. Elle a écrit plusieurs livres dont le plus récent a pour titre *Le souffle de l'existence*¹ et parle du travail d'un psychanalyste avec l'enfant et l'adolescent.

Bianca Le Chevalier, psychiatre, psychanalyste

Importance des sentiments esthétiques dans la relation entre bébés, parents et professionnels

Merci à Marie, à toute l'équipe d'A.C.C.E.S. et aux Bretons pour leur invitation et leur accueil. Je suis très touchée et très heureuse d'être parmi vous. Je vais essayer d'élaborer quelque chose à partir de cette vaste question qui a intéressé les philosophes et les artistes. Je ne vais pas vous faire un exposé très savant, je vais reprendre certains textes d'un livre que je viens de découvrir.

J'aimerais vous dire auparavant qu'une très longue amitié nous unit, Marie Bonnafé et moi. Depuis l'âge de dix-huit ans nous partageons les mêmes motivations vers l'espoir d'un changement en faveur de ce qui est potentiel de vie et de développement de notre société. Bien sûr, les bébés en devenir sont au cœur de ce potentiel.

Je voudrais, à propos de la beauté, vous parler d'un livre que je viens de lire, *Cinq méditations sur la beauté* de François Cheng² de l'Académie française. Avant de faire des commentaires, je voudrais faire quelques citations. François Cheng cite³ John Keats qui a aussi été cité par Donald Meltzer, un psychanalyste anglais avec lequel j'ai eu la chance de travailler très longtemps et dont la femme,

Martha Harris, s'est beaucoup occupée d'observations de bébés. Meltzer disait que la beauté est vérité en pensant à la vérité psychique et il reprenait cette citation de Keats : « Toute beauté est source de joie pour toujours ». Je cite Cheng : « Car on prend conscience que la beauté peut être un don durable si l'on se rappelle qu'elle est une promesse tenue dès l'origine. C'est pourquoi le désir de beauté ne se limite plus à un objet de beauté, il aspire à rejoindre le désir originel de beauté qui a présidé à l'avènement de l'univers, à l'aventure de la vie. Chaque expérience de beauté, si brève dans le temps tout en transcendant le temps, nous restitue chaque fois la fraîcheur du matin du monde. »

Premier point, Cheng parle dans cette citation de la fraîcheur du matin du monde ; et l'on pense aussi au début de la vie. C'est vrai pour le nouveau-né. Il y a cette fraîcheur et un renouvellement de cette fraîcheur à chaque naissance.

Deuxième point, Cheng dit que la beauté peut être un don durable. C'est important parce que si l'on a eu cette expérience-là au début de la vie (nous le verrons à propos de la rencontre avec les livres, les contes et avec la mère ou celles et ceux qui les leur lisent) cette expérience va s'intérioriser. Elle va garder la fraîcheur. Je peux comparer cela à une bouteille thermos qui accompagne la traversée du désert et cela va accompagner les enfants lors des traumatismes, et en particulier pour certains enfants les traumatismes de l'adolescence. Il est très important d'avoir pu avoir cette expérience, même si elle est courte, et de l'avoir intériorisée.

Je reprends Cheng⁴. Il raconte une excursion dans une montagne cachée par la brume. On peut penser à la montagne cachée par la brume comme à un visage de la mère qui est caché et découvert. J'avais trouvé un très beau texte de Mallarmé où un éventail cachait le visage et la beauté du visage. Il peut y avoir des moments où le bébé rencontre le visage et d'autres moments où il le perd et le retrouve ensuite. Je cite Cheng « La beauté est toujours un advenir, un avènement, pour ne pas dire une épiphanie, et plus concrètement un « apparaître-là ». La beauté implique un entrecroisement, une interaction, une rencontre entre les éléments qui constituent une beauté, entre cette beauté présente et le regard qui la capte. » Le texte de Bernard Golse, que Marie Bonnafé a cité, montre cette interpénétration dans la rencontre des regards. Les psychanalystes, en particulier les anglo-saxons et en France

¹ *Le Souffle de l'existence : le travail d'une psychanalyste avec l'enfant et l'adolescent*. Bianca Le Chevalier. Ed. In Press.

² *Cinq méditations sur la beauté*. François Cheng. Ed. Albin Michel.

³ Op. cité page 52.

⁴ pages 98-99-101

Geneviève Haag, ont beaucoup insisté sur cette rencontre dans le regard.

Je reprends Cheng : « De cette rencontre, si elle est en profondeur, naît quelque chose d'autre, une révélation, une transfiguration, tel un tableau de Cézanne né de la rencontre du peintre avec la Sainte-Victoire. » Vous savez que Cézanne a peint plusieurs versions de la montagne Sainte-Victoire, dans des tons différents, des points de vue différents. Cheng dit : « Tout le monde n'est pas artiste, mais chacun peut avoir son propre être transformé, transfiguré par la rencontre avec la beauté, tant il est vrai que la beauté suscite la beauté, augmente la beauté, élève la beauté. Le fonctionnement de la beauté est ternaire, lui aussi. » Je vais reprendre plus tard ce terme de ternaire, mais continuer avec Cheng, dans son excursion en montagne. Il dit : « À l'image d'une montagne cachée par la brume, ou d'un visage de femme derrière l'éventail, son charme réside dans le dévoilement. Toute beauté est singulière, elle dépend aussi des circonstances, des moments, des lumières. Sa manifestation, pour ne pas dire son surgissement, est toujours inattendue et inespérée. Une figure de beauté, même de celle à laquelle nous sommes habitués, doit se présenter à nous chaque fois comme pour la première fois. C'est pour cette raison que toujours la beauté nous bouleverse. Il est des beautés pleines d'une lumineuse douceur qui soudain par-dessus ténèbres et souffrance nous remuent les entrailles. » C'est très important et nous voyons que nous ne sommes pas dans une idéalisation de la beauté puisqu'il est question de souffrance.

On continue avec Cheng sur la mémoire : « Tout regard présent d'un sujet rejoint la rencontre de la beauté. Il rejoint aussi le regard des autres créateurs dont le sujet a pu admirer les œuvres. Cela rejoint la vérité. » Donc il y a une transmission intergénérationnelle dans les rencontres de beauté comme dans les premières rencontres d'un bébé avec sa mère, mais aussi avec les livres où il y a toute une transmission de mémoire.

Dernière citation, celle du philosophe Henri Maldiney que reprend Cheng : « Le substantif *regard* et le verbe *regarder* sont deux mots que bien des langues peuvent envier à la langue française car la combinaison de *re* et *garder* est riche », c'est revoir, voir, voir de nouveau. « C'est une reprise, un renouveau de quelque chose qui a été gardé... » Il y a la notion de *gardé* « ... et qui demande à chaque occasion à être développé ». Le regard comporte en outre l'idée d'*égard* donc incite à prendre tout le soin que l'on peut pour voir et garder.

Nous pouvons nous demander si ce que je vous raconte n'est pas très idéalisé et vous, vous pouvez critiquer à juste titre, comme certains auteurs ont critiqué les théorisations de Donald Meltzer dont je vais vous parler. Dans les critiques, vous pourriez dire : et La Beauté du diable ? et La Charogne de Baudelaire ? Pour Cheng la beauté implique vérité, pour Meltzer aussi et comme pour Keats. On trouve également cette citation « Beauté, c'est vérité ; et vérité beauté. » Pour Boileau « Rien n'est beau que le vrai ». « Rien n'est vrai que le beau, rien n'est vrai sans beauté » dit un vers de Musset. Pour Baudelaire il y a une beauté dans la fascination pour le mal.

Cheng est d'un avis différent, comme Meltzer. Cheng inclut la notion de bien, de bonté. Mais en tant que psychanalyste, on peut se poser la question de ce qui se passe derrière. Je reprends ce qui me paraît authentique de ce que disent Cheng et Meltzer : la beauté est à la rencontre authentique avec le monde psychique interne dans sa vérité entière. J'ajouterai que la vérité psychique est complexe avec sa souffrance, l'amour, la haine et la destructivité. On sort là d'une idéalisation et l'on est plus proche d'une rencontre intime, et la beauté est dans cette rencontre. Dans le titre de mon exposé il y avait mon sentiment : c'est dans une émotion, dans un affect partagé, c'est cet affect partagé qui est dans cette beauté. Je vais reprendre ce qu'a exposé Donald Meltzer lors d'une conférence dans une association dont je fais partie, le GERPEN, il y a plus d'une quinzaine d'années, sur le contenu esthétique. C'est encore très discuté : ce n'est pas une vérité psychanalytique ni scientifique, c'est une métaphore. Le bébé n'a pas une pensée adulte, secondarisée, et c'est une façon de traduire une expérience indicible.

Meltzer dit qu'à la naissance, à la fin de la grossesse, le bébé va sortir de l'espace maternel. Il était dans un espace très étroit, sombre, il ne pouvait pas bouger et tout d'un coup, il sort pour entrer dans un espace très vaste pour lui avec une explosion de lumières, de sons, d'odeurs, d'excitation dans le mouvement. Il va rencontrer le visage de la mère et il y a là une émotion bouleversante. Il y a aussi le souffle de la vie, ce que j'ai ajouté dans mon livre. C'est la première respiration, quand le cordon est coupé et que le souffle de la vie remplit un corps différencié. À cet instant le bébé commence à percevoir son propre corps différencié, il débute une existence dans une unité somato-psychique différenciée et il a rencontré sa mère dans une rencontre différenciée. Il y a déjà une altérité. La rencontre se fait par le regard, la voix, les odeurs, etc. et ensuite le sein.

Mais la première rencontre est avec le visage. Meltzer dit que c'est une interpénétration entre une mère qui est ordinairement belle, mais qui paraît magnifique pour le bébé et un bébé ordinairement beau, mais magnifique avec cette expérience. Meltzer insiste sur le terme *ordinairement*. Chaque expérience est très belle et unique pour chaque bébé et chaque mère. C'est une rencontre entre le dehors et le dedans, l'extérieur et l'intérieur. Grâce au regard, il y a déjà une rencontre psychique.

Meltzer emploie une métaphore pour parler d'un conflit. Il dit que le bébé va avoir cette expérience du visage, puis du sein, puis des frustrations, car la mère ne sera pas toujours présente. Il va y avoir des manipulations désagréables et diverses autres frustrations. Cela peut soulever la question pour certains bébés (c'est une métaphore) : est-ce aussi beau dedans que dehors ? Est-ce qu'on peut faire confiance à cette mère qui est frustrante ? Est-ce que c'est une beauté comme celle des représentations peintes de Vierges à l'enfant merveilleux ou une dame sans merci ? Pensez à Cruella dans les 101 dalmatiens ! Certains bébés peuvent avoir un doute. Est-ce qu'ils peuvent faire confiance ?

J'ai rencontré dans les analyses des adultes avec de tels moments de doute. Une de mes analysantes se demandait récemment si mes cheveux étaient vrais ou si c'était une perruque, et c'était pareil pour mes pensées. Est-ce que c'était quelque chose de plaqué ou authentique. Quand on a ce doute, on peut avoir un retrait massif de type autistique, un mouvement dépressif et ça peut être aussi un début de certaines pathologies au début de la vie. Cela peut être fait d'oscillations, de va-et-vient, et Meltzer décrit ce conflit dans certains mouvements dépressifs au début de la vie.

Il a montré par la suite que ce doute se répète dans les expériences de la vie, dans des moments traumatiques et en particulier à l'adolescence, avec des régressions dans le désespoir et la psychopathie, et des mouvements dépressifs. Pour ma part, j'ai retrouvé cela chez les enfants hyperactifs (que l'on a qualifiés comme ayant des troubles cérébraux), qui luttent contre certains mouvements dépressifs et je voulais vous signaler que l'assassin de Saint-Etienne du Rouvray a été dépisté, traité pour hyperactivité très tôt, dans des dispensaires, avec des médicaments. Il a été dans des institutions, puis laissé dans la nature une fois devenu adulte alors qu'il aurait pu être soigné autrement. C'est pour vous dire que c'est une énorme responsabilité quand on voit des enfants jeunes, de ne pas les traiter uniquement opératoirement par des

médicaments, des rééducations, mais de faire aussi attention à la vie psychique et à cette question du désespoir et d'un doute profond sur l'authenticité qui conduit à des désespoirs, parmi lesquels les sentiments de persécution.

Les relations à deux dont je pourrais vous parler très longuement et qui ont été développées par beaucoup d'auteurs sont un point central. Mais il y a d'autres points que j'aimerais aborder.

Je voudrais vous parler du ternaire et de la relation à trois qui est au cœur de notre expérience avec les bébés et les livres. J'ai été très émue dans un musée de Budapest où j'ai vu un tableau que j'ai trouvé exceptionnel (La Sainte Famille de Zurbaran). Il représentait l'enfant Jésus avec sa mère et son père (il est plutôt rare de voir Saint Joseph) dans une rencontre de regard à trois. C'était un regard conjoint. Il est assez rare de voir l'enfant regarder la mère dans les tableaux, on en voit plus dans les photographies. De tels regards conjoints sont rares. Dans ce tableau, c'est avec le père et c'est tout à fait autre chose. Il y a dans ce regard conjoint une rencontre et une vérité qui n'est pas dans une rencontre avec un père qui dé-fusionne, qui frustre (empêchant la fusion entre le bébé et la mère dans un mouvement interdicteur). On est là dans un regard conjoint avec une mobilité. Si vous observez les bébés avec leur mère et leur père, le bébé est attiré par un tiers. Cela ne veut pas dire qu'il n'est plus attiré par sa mère, il va de l'un à l'autre, mais il a une nouvelle source d'intérêt et sa curiosité est suscitée. C'est très important. Il y a une mobilisation de la curiosité du bébé pour un tiers, ce qui ne le fait pas désinvestir la mère. C'est un autre mode de relation à trois qui va s'instaurer dès le début de la vie. Ce n'est pas le père traditionnellement castrateur interdisant, c'est un nouveau centre d'intérêt très très précoce. Dans ce nouveau centre d'intérêt, il y a une polysensorialité. Il y avait déjà une plurisensorialité avec la mère (la voix, le regard, l'odeur, le tact, etc.). C'est mobilisé encore plus avec le père. Il y a un espace qui gagne en profondeur. Il y a déjà un espace tridimensionnel avec la mère, (sauf dans les pathologies autistiques). Là, cet espace gagne en profondeur et, qui dit espace polysensoriel profond dit accès à la polysémie.

La polysémie a plusieurs significations, ce n'est pas seulement le sens de langage élaboré que nous connaissons, il y a déjà pour les bébés dans cette rencontre plusieurs sens possibles, une curiosité, une interrogation. Vous n'avez qu'à voir le regard interrogatif des bébés. C'est une recherche de sens pour comprendre. On peut rapprocher de cette première rencontre avec le père

la rencontre avec les livres. Cette rencontre avec un tiers suscite la curiosité, qui suscite la polysémie, il va y avoir un début d'accès au langage, aux mots, à la recherche du sens. Quand on dit sens, on pense sensorialité, sensation, signification, et aussi direction. Il y a une orientation. Dans cette rencontre à trois, même s'il y a des mouvements, il y a une direction. C'est l'inverse du non-sens, de la chute dans les désespoirs. S'il n'y a personne qui répond et il va y avoir la chute de cet élan et une dépression profonde. Avec les premiers récits il y a une direction possible et un espoir. On est dans la formation de premiers symboles.

Je vais vous citer un de mes maîtres, Salomon Resnik, psychiatre et psychanalyste qui vient de mourir en février 2017. Il m'expliquait la fonction pontique du père et je pense que les livres ont cette fonction. Il faisait un mouvement d'un pont entre le bébé et la mère. Ce pont fait par le père permettait de passer de la mère au bébé sans tomber dans un gouffre qui est le gouffre de la dépression. Donc la séparation était possible, il n'y avait plus la fusion. Il n'y avait pas une altérité terrifiante, il y avait ce tiers. Salomon l'écrivait pour la fonction paternelle, et je pense que les livres ont cette fonction.

Marie Bonnafé

Depuis tout à l'heure je pense à Alice Doumic-Girard⁵ qui travaillait avec Pierre Mâle et qui ont formé les thérapeutes, beaucoup de grands noms de la psychanalyse d'enfants en France, de l'hôpital Henri-Roussel à Sainte-Anne. Ils étaient fils et fille de grands historiens d'art. Elle disait que la mère tient le bébé face à elle et le regarde et que le père tient le bébé tout droit. À eux deux, avec leurs regards, ils regardent le monde entier. J'avais envie d'en parler à ce moment où l'on évoque le pont, car les parents ou les assistants maternels ont dans ces gestes la façon de conquérir le monde.

Bianca Le Chevalier

Cela me touche beaucoup car j'ai moi-même été formée par Alice Doumic et j'ai écrit sur les traitements psychanalytiques mère-bébé parce que j'ai commencé à apprendre avec elle.

C'est très important ce que Marie dit, car il y a aussi une autre notion qu'elle ne soulevait pas, mais qui a été décrite par un psychanalyste américain, James Grotstein : c'est l'objet d'arrière-plan. C'est le père qui est derrière et avec la verticalité qui soutient la colonne vertébrale qui est au fond

de la tête, du regard, et l'on peut voir aussi cette fonction dans les livres.

Marie Bonnafé

Je dis aussi l'importance des fesses quand l'enfant se met assis. On oublie que les fessiers sont très importants quand on lit, et la façon de regarder au loin...

Bianca Le Chevalier

C'est vrai. Cela permet d'avoir un soutien et c'est très important dans l'organisation de la structure psychique d'avoir ce père solide en arrière-plan. Je vous ai parlé de cet accès à la symbolisation. Salomon Resnik me disait qu'on parle beaucoup de la capacité de rêver de la mère, que c'est devenu une tarte à la crème. Winnicott en parle aussi, mais le terme vient de Wilfred Bion. Il a parlé de la fonction alpha-maternelle. La capacité de rêverie maternelle c'est, par exemple, lorsqu'un bébé crie, hurle, la mère va s'interroger, elle va « rêver ». C'est une rêverie avec une interrogation. Il n'y a pas un unique sens comme « s'il crie c'est parce qu'il a faim ». Peut-être a-t-il faim, peut-être est-il mouillé, contrarié ou peut-être y a-t-il d'autres raisons. Elle ne sait pas exactement, elle s'interroge.

La capacité de rêverie c'est l'inverse d'une idéologie « si tu cries c'est ça » qui est terrifiante car cela exclut toute polysémie. Pour Bion, la fonction de transformation alpha qui transforme ce qui est pulsionnel, ce qui est brut et dans l'excitation, en sens avec des mots. La mère va dire ceci ou cela et ça va devenir une pensée verbalisable. Cela a été très repris, c'est très connu, et Resnik disait « on privilégie la mère, mais j'ai entendu parler de la capacité de rêverie paternelle à Londres ». Pour les psychanalystes les pères s'interrogent et mettent des bémols à certaines mères qui affirment « il a cela ». Le père va dire « c'est peut-être cela d'autre ». Il y a un dialogue entre plusieurs hypothèses, ce qui empêche l'idéologie. Je ne crois pas qu'il ait écrit là-dessus, mais il insistait beaucoup quand j'étais avec lui. Je vous livre ces réflexions comme cela. C'est très important pour le livre et très important de parler de ce père dans les premières relations mère-bébé.

Le psychanalyste Christian Gérard a récemment travaillé sur ces questions. Il a beaucoup parlé du rôle précoce du père dans la symbolisation. Les premiers à en avoir parlé sont les anglo-saxons avec Mélanie Klein. Je vous ai parlé de symbolisation, mais il y a l'accès à la distance, un certain accès à la distance, une distance créée avec une troisième personne. Il y a un certain recul et cela est très important. Nous-même quand nous avons des

⁵ *La Thérapie du premier âge*. Pierre Mâle, Alice Doumic-Girard, A. Benhamou, F. Schott. Ed. PUF.

émotions nous pouvons avoir un regard un peu à distance pour nous interroger sur ce qui se passe. Pour nous aussi, dans les rencontres avec les enfants et les bébés, nous sommes dans cette relation tierce qui est liée à une rencontre très précoce où le père est inclus, à côté de la mère.

Marie Bonnafé

Le père qui ne fait pas entièrement comme la mère. Il donne des soins, mais il est le père.

Bianca Le Chevalier

Ce n'est pas le père séparateur qui dit « tu as assez collé avec la mère, tu as assez tété, on va regarder un livre. » C'est le père dans une relation conjointe qui attire le bébé par sa présence et son fonctionnement et il va y avoir un aller-retour, un va-et-vient à trois. Bien sûr cela crée une séparation, mais ce n'est pas le père qui coupe, qui dit « laisse le sein pour manger du pain » par exemple, ou pour regarder un livre. Toujours de fil en aiguille, je crois que je suis dans une fonction féminine qui a été retransmise. J'ai parlé dans mon livre sur la sagesse du féminin dans les rêves, il y a une toute une sagesse qui se transmet de génération en génération. Dans le passé il y avait un lien avec le tricot. C'est tout cet assemblage dans le textile et dans les liens qui se transmettait. Il y a un fonctionnement de tissage de la pensée. La pensée des émotions entre en jeu au féminin, même si le masculin a un rôle important.

Je vais revenir aux livres, les livres lorsqu'ils sont commentés dans une relation à trois, d'abord avec la mère, puis avec les conteuses, les bibliothécaires, toutes les personnes qui accompagnent le substitut maternel et bien sûr les pères aussi. Dans ces commentaires, puisque j'ai parlé de polysensorialité, il y a le regard, mais aussi la voix sur laquelle je voudrais insister. Il y a des émotions dans la voix et il y a des regards conjoints et la voix en même temps. Cela va du regard entre le bébé et la personne qui lit et il y a un mouvement d'écoute, il y a des mouvements conjoints multiples polysensoriels avec des émotions différentes. Quand vous lisez au bébé, vous voyez que le bébé vous écoute et vous regarde en même temps, il dévore des yeux. J'ai vu une mère d'enfant autiste dont le bébé donnait un biberon à boire dans les yeux d'une poupée et sa mère a dit « on ne mange pas avec les yeux ». Il y avait une interdiction de cette avidité.

Marie Bonnafé

Secondaire probablement à l'angoisse que lui procurait son bébé. Parce que quand on accompagne des nouveau-nés qui ne regardent pas les mères, on s'identifie à l'effroi que cela procure

chez la mère. J'ai suivi des jumeaux comme cela. L'un était normalement dans la relation et l'autre ne regardait jamais. Moi-même j'avais mal au ventre, tant c'est difficile à supporter. La mère a une réaction souvent inadaptée, mais en premier il y a ce traumatisme terrible du manque de regard. Nous les avons accompagnés pendant six mois et beaucoup de difficultés. C'était un travail de visite à domicile et nous avons éprouvé le besoin d'être deux. Nous-mêmes étions en souffrance.

Bianca Le Chevalier

Il y a la peur d'être dévoré par les deux aussi.

Marie Bonnafé

Oui d'être bouffée ! Elle ne dort pas la mère avec tout cela. C'était assez terrifiant.

Bianca Le Chevalier

Tu regardes aussi et cela peut être terrifiant pour certaines mères.

En tout cas, avec les livres, c'est une rencontre nouvelle avec les yeux, mais une rencontre nouvelle de la mère qui est en train de lire et de raconter. C'est une nouvelle rencontre dans une relation tierce, même quaternaire, parce qu'il y a l'auteur et ce que dit l'auteur dans ce texte. Et là il peut y avoir ce qu'il y a de terrifiant, mais il peut y avoir une beauté et il y a une admiration, un émerveillement dans les yeux du bébé. C'est une curiosité très interrogative, vous avez pu l'expérimenter.

Je suis toujours émue, même dans le métro, de voir les bébés en train de regarder. Ils ont une interrogation, une avidité très émouvante. Ce qui se passe c'est qu'il y a aussi quelqu'un qui verbalise et met un sens avec des mots sur une image. Malheureusement on voit trop souvent des mères qui donnent un livre à un bébé en disant « voilà cela va t'occuper pendant que j'irai faire la cuisine » et dans ce cas, il n'y a pas ce personnage qui accompagne par sa voix et donne un sens. Ou cela peut être source d'ennui, vous connaissez bien cela. C'est quelque chose que l'on ne peut pas éviter, on l'a tous fait, mais il faut l'éviter. Il y a aussi maintenant les CD, les DVD, les tablettes, on laisse le bébé avec des images et des sons et il ne comprend rien. Je ne vais pas développer, on pourra en discuter. J'insiste sur cette verbalisation. Revenons à Freud parce que Freud, avant de fonder la psychanalyse, était pédiatre. Il a eu une énorme fonction de pédiatre hospitalier et il a été un observateur de bébés remarquable. Si on lit L'Esquisse d'une psychologie scientifique, son premier livre très critiqué et critiquable, mais remis à l'honneur aujourd'hui, on voit des descriptions d'observateur

de bébés. Je vais vous parler d'un passage où il décrit un bébé en grande détresse, qui crie.

Marie Bonnafé

C'est le moment où Freud essaye de montrer – ce qu'il fera toute sa vie – qu'il y a un appareil psychique lié à l'appareil neurologique. C'est très d'actualité. Dans la foulée de Claude Bernard dont il s'est toujours réclamé, d'une médecine expérimentale et scientifique : on ne digère pas avec des cellules de l'estomac, on digère avec un système digestif. Si on a un gramme de sucre dans le sang c'est parce qu'il y a des systèmes d'organes qui interagissent. C'est ce qu'a décrit au dix-neuvième siècle Claude Bernard ; tous les scientifiques par la suite, quand ils étudient le corps humain, se réfèrent à la médecine scientifique de Claude Bernard.

Dans cet ouvrage Freud montre comment le système nerveux s'organise en système psychique. Par exemple avec l'importance de la surface de la bouche, de la main, celle des doigts qui est énorme, reproduisant sur les aires motrices et sensibles du cerveau un petit bonhomme très disproportionné, la représentation du ventre ou du genou par exemple étant bien plus petite. Cela va correspondre à une organisation, un système psychique qui va produire, l'écriture. L'organisation psychique a une vie propre qui s'articule avec le cerveau, comme les autres organes (système digestif, fonctions hépatiques). C'est ce que Claude Bernard avait montré (et c'est ce que les grands savants ont montré ensuite pour les fonctions cérébrales). On revient en arrière et on pense que c'est dans la matérialité des cellules du cerveau et des transmissions chimiques (que l'on peut à présent visualiser) que cela se produit. Mais ce n'est pas comme ça que ça se passe. Cela se passe par le fonctionnement d'un organe, d'un appareil psychique, comme pour les autres fonctions du corps humain.

Bianca Le Chevalier

C'est important que tu l'aies rappelé en détail parce que c'était tombé en désuétude et maintenant je crois que l'on comprend la pensée complexe de Freud qui était le point de départ d'une neurologie fonctionnelle.

Je reviens au bébé que Freud observe. Il écrit qu'il est en grande détresse. À ce moment-là, la mère répond avec des mots. Il a observé que le bébé observe les mouvements de la bouche de la mère et qu'il imite ensuite les mouvements de la bouche de la mère. Freud dit que ce sont les premières représentations de mots qui passent par les mouvements de la bouche et l'imitation de ces

mouvements. C'est très important quand il y a la lecture et dans les relations ordinaires. Freud dit que les premiers processus de langage naissent à ce moment-là, quand un objet secourable répond par les mots. Le bébé imite ces mots et Freud dit que les représentations de mots passent d'abord par les zones cérébrales des mouvements de la bouche, par l'imitation. Ensuite, il va y avoir tout un circuit complexe que je ne vais pas détailler. Plus tard, toujours dans *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*, Freud dit que les premiers processus de langage, mais aussi de conscience, naissent dans cette dynamique. Il y a un objet secourable qui répond aux cris par les mots, puis les représentations en mouvement des mots, puis l'accès à la conscience verbale qui est une conscience qui intègre l'émotion. Pour moi c'est fondamental. Quand on a écrit avec mon mari *Le Corps et le sens* nous avons écrit un chapitre sur le langage et un autre sur la conscience. On a donné dans ce livre beaucoup d'importance à *l'Esquisse* de Freud.

Marie Bonnafé

Le mari de Bianca est Bernard Le Chevalier, un grand neurologue.

Bianca Le Chevalier

Je vais vous citer⁶ car à l'heure actuelle, et vous le voyez aussi bien à la télévision que dans les institutions, on prône le conditionnement, notamment pour les autistes, et cela se répand au traitement d'autres enfants. On fabrique des robots et il n'y a pas l'intégration d'une pensée consciente qui intègre les émotions.

Marie Bonnafé

Beaucoup de livres traitent de ce sujet. Il faut démontrer que c'est la matérialité des choses, donc les médicaments, qui à terme créent des conditionnements, que ce n'est pas un travail psychique. Le relationnel a disparu or le langage, c'est du relationnel. Mais les lobbys des laboratoires, on le sait, ont une mainmise sur les traitements. Ce qui s'exprime ainsi, c'est un groupe de pression des produits chimiques, du médicament.

Bianca Le Chevalier

Il a été démontré par des psychiatres éminents qui faisaient de la biologie que par exemple les médicaments prescrits pour l'hyperactivité apportaient une amélioration transitoire, mais ne transformaient rien durablement. Il faudrait ajouter, et j'y pense parce que je me suis beaucoup

⁶ *Le Corps et le sens : dialogue entre une psychanalyste et un neurologue*. Bernard et Bianca Le Chevalier. Ed. Delachaux et Niestlé.

occupée d'autistes, qu'on s'occupe du relationnel, mais un relationnel de conditionnement, c'est une relation de soumission et d'automatisme, mais qui n'atteindra pas le but, l'émotion comme je l'ai dit au début de cette intervention.

Nous devons nous défier de la pensée unique. La pensée dont je vous ai parlé est une pensée polysémique qui fait appel à des processus complexes et variés et qui entraîne l'émotion et c'est ce qui est en perte de vitesse partout. Nous pourrions en parler beaucoup, mais l'important ce sont ces liaisons. Et biologiquement, les non psychologues le montrent, quand il y a une pensée qui infère vers l'émotion, il y a des réseaux dans le cerveau qui s'activent. Vous savez que l'on décrit le cerveau droit comme le cerveau qui intègre surtout les émotions, la sensorialité, et le cerveau gauche, celui du sens du langage. Il y a des réseaux inter hémisphériques, notamment par le corps calleux, et plus on stimule les bébés dans ce mode dont je vous ai parlé, plus ces réseaux du cerveau sont activés et l'on permet alors le développement d'une intelligence qui intègre les affects. C'est ce qui est important, ce qui est différent du conditionnement.

Je vais passer sur les comptines que vous connaissez avec la voix de la mère car il ne me reste que cinq minutes. Je vais juste vous dire que la voix de la mère est perçue dès la vie intra-utérine. C'est démontré scientifiquement. Dans les comptines, il y a les retrouvailles avec la voix de la mère. Dans les comptines, comme dans la voix de la mère pendant la grossesse, il n'y a pas que les sons, il y a les rythmes. Je passe sur l'espace de la bouche qu'a décrit Meltzer juste pour vous dire que quand les bébés sont sevrés, ils jouent avec l'espace de la bouche, avec la langue, les lèvres, la glotte, ils font des bruits. Meltzer dit que c'est un espace entre le dedans et le dehors et c'est le début du théâtre de la vie psychique. Il pense qu'il y a déjà un début de fantasme sur ce qui se passe entre la glotte, la langue, etc. Je ne détaille pas, je vous en reparlerai.

Le toucher permet aussi la constitution d'une enveloppe. Non seulement une enveloppe corporelle, mais aussi une enveloppe psychique. Dans le toucher des livres il y a aussi quelqu'un qui entoure... Et c'est Esther Bick qui a beaucoup insisté sur cette enveloppe qui est peau. Il n'y a pas que la peau corporelle, il y a aussi une peau psychique parce qu'il y a un objet entre le souffle et la peau, j'en ai parlé dans mon livre, il y a la naissance du sujet.

Marie Bonnafé

J'interviens encore. J'avais dit l'importance de la zone neurologique pour cela, je suis très en colère – j'ai de saintes colères – parce que, de nos jours, beaucoup d'éditeurs font trop de livres en carton. Je ne dis pas que fabriquer des livres en carton n'est pas bien, mais quand nous voyons les enfants tourner les pages des livres en papier, c'est tellement extraordinaire. Vous avez tous fait cette observation. Les éditions MeMo ont beaucoup de livres en papier. Nous avons à A.C.C.E.S. ce petit culte qui est celui de cette première manipulation fine des bébés et qui correspond à cette zone des aires motrices et sensibles pour le pouce et l'index. Il faut en fabriquer mais pas généraliser à tous les albums.

Bianca Le Chevalier

La beauté, dans tout ce que je vous ai dit, est dans une révélation entre la découverte de la rencontre entre le lecteur, le bébé et le livre, mais si là c'est trois, je vais passer à quatre. Le quatrième c'est l'auteur du livre. Je ne vais pas détailler, mais j'ai écrit un texte sur la perception de la musique, il y a une perception sensorielle confuse...

Marie Bonnafé

J'espère que l'on va reprendre cela dans la table ronde avec Jeanne Ashbé et Martine Bourre qui sont là.

Bianca Le Chevalier

... Il y a une pensée musicale et il y a une rencontre dans et hors du temps avec l'auteur et l'interrogation « qui est cet auteur ? ». L'auteur transmet, donc c'est une rencontre à quatre. C'est très important. La beauté est dans cette rencontre comme dans un rêve partagé. Nicole Delvaux que nous avons invitée à Cerisy pour un colloque sur les contes et la psychanalyse disait « On dit d'habitude les rêves, il faut savoir les conter, je dis que les contes, il faut savoir les rêver ». Quand on conte, qu'on raconte, il est important, et les enfants le demandent, que ce soit toujours le même texte, mais si on fait des petites différences, on introduit une lutte anti-traumatique contre la répétitivité. Ce que je veux dire là est qu'il y a une beauté dans le contact intime avec une vérité qui est transmise par le conteur et qui se transfère hors d'une génération. Il y a le travail du conte, le travail du conteur, chaque conteur transforme. Là aussi on pourrait reprendre. Il y a un rôle anti-traumatique de ces récits à travers les générations qui repose sur la vérité. Vous savez que le conte du Petit Poucet s'inscrit dans une vérité historique. Il y avait des familles qui mouraient de faim et abandonnaient les enfants avec toutes

sortes de drames qui arrivaient. Cela a été transmis à travers les générations par des contes. Et à l'heure actuelle, les migrants racontent aux enfants ce qui s'est passé, il y a un rôle anti-traumatique par rapport aux récits d'horreur qui se transforment, à travers des récits où il peut se passer des événements sauveurs.

Je vais vous raconter une expérience que j'ai eue avec une psychologue turque qui avait beaucoup travaillé en Turquie avec les Arméniens et avec laquelle j'étais en contact. Elle m'a téléphoné un jour. Elle s'était engagée avec Médecins du Monde à Calais, dans la partie Grande-Synthe, la plus proche de Boulogne où sont les mères et les enfants. Elle m'a dit : « je veux être du bon côté de l'histoire ».

Marie Bonnafé

Elle part de la Turquie, des Arméniens et va aider les migrants qui essaient de passer en Angleterre...

Bianca Le Chevalier

...Oui, voilà. Vous connaissez l'histoire du génocide des Arméniens qui culpabilise en Turquie les gens qui en sont conscients. Elle a travaillé avec des Arméniens et elle pense qu'à l'heure actuelle, il y a ces migrants et qu'il faut faire quelque chose. Elle est psychologue, vit en France, mais est partie en mission de santé mentale à Calais. Elle m'a demandé de la rejoindre, mais je ne pouvais pas y aller et je lui ai proposé une supervision hebdomadaire sur ce qu'elle faisait. Nous avons travaillé comme cela pendant les trois mois de sa mission. Elle était dans des conditions très difficiles... Vous savez les maraudes vont de tente en tente dans la boue, les gens n'ont pas à manger ni de quoi se loger, etc. je ne vous détaille pas tout cela.

Elle a essayé et je l'ai poussée à cela, de mettre en place un espace (je parlais plus haut de l'espace peau qui est un espace contenant), c'est-à-dire un espace avec des tentes où se réunissaient des mères et des enfants avec des livres et avec des conteurs. Je passe sur toutes les difficultés pour trouver des traducteurs puisque c'était des jeunes de culture diverses, pour trouver l'espace et sur les rivalités entre les associations humanitaires. Elle y est arrivée. Dans ces espaces, il y avait des conteurs, et dans ces cultures il y a des conteurs qui racontent des récits mémoriaux et l'on est dans une transmission vivante qui donne sens dans cette destructivité.

D'autre part, je l'ai mise en contact avec un ami qui habite à Amiens, qui s'appelle Pascal Corde et qui est psychanalyste, formé à l'observation de bébés. Il travaille beaucoup en périnatalité avec

des bébés. Il a lui-même envoyé une assistante sociale qui avait la même formation et qui allait régulièrement travailler à cette expérience avec les contes et les livres et qui ensuite lui relatait, tous les huit ou dix jours, à un rythme régulier à Amiens pour travailler et élaborer. Il y avait donc un contenant de contenant. Cela était pour conclure qu'il est important dans des moments historiques de pouvoir utiliser cet espace avec les livres et les contes pour une transmission anti-traumatique qui reprend les choses positives inter-générationnelles.

Marie Bonnafé

Il faut conclure...

Bianca Le Chevalier

J'espère que pouvoir accompagner les bébés à la découverte de livres transmettra la beauté d'une musique d'espoir malgré la destructivité qui nous menace à l'heure actuelle.

Marie Bonnafé

Nous allons consacrer un peu de temps aux échanges. D'habitude les projecteurs nous aveuglent, mais là, je vous vois très bien, un peu comme la montagne Sainte-Victoire dont Bianca a parlé, je vous vois comme lorsqu'on commence à raconter une histoire à un bébé et que l'on commence à éteindre la petite veilleuse. Vous émergez du noir, mais je vous vois un peu. Nous nous voyons avec vos regards. On sent vos interrogations, mais dans la pénombre. Des questions affleurent à vos bouches, je ne sais pas si elles vont être dites, mais on sent quand même cette écoute. La vue est en train de rejoindre les autres sens.

Zaïma Hamnache

Je travaille au CNLJ/La Joie par les livres, Bibliothèque nationale de France et je suis également membre du conseil d'administration d'A.C.C.E.S. Avez-vous des questions ? Des demandes de précisions, d'informations ?

Bianca Le Chevalier

Oui, car il y avait des choses très condensées...

Jeanne Ashbé

Bonjour, je suis un auteur parmi vous aujourd'hui, mais que je sois Jeanne Ashbé n'a rien à voir avec mon intervention. Je voudrais juste rebondir sur ce que vous avez évoqué sur les mouvements de la bouche parce qu'il en découle un comportement des bébés qui souvent désarçonne l'attitude du lecteur. Légitimer cela c'est important, il est important de le redire. Il arrive souvent quand on lit un livre à un bébé qu'au lieu

de regarder les images, il regarde le réel. J'ai beaucoup entendu, car je rencontre beaucoup de bébés : « ben, ça ne l'intéresse pas ». Il est important de dire et de redire ce que vous avez dit.

Bianca Le Chevalier

Je vous remercie beaucoup car cette pensée est toujours d'actualité et n'est pas connue. C'est un mépris pour la communication non-verbale.

Marie Bonnafé

Et c'est le langage qui s'intègre, qui se construit à ce moment-là.

Bianca Le Chevalier

Je ne pensais pas que c'était autant méprisé que cela. J'étais très contente quand je voyais un bébé remuer les lèvres.

Marie Bonnafé

Je voulais faire une petite intervention sur l'importance du professionnalisme dans ces moments de lecture individuelle dans un petit groupe, comme nous le voyons dans le film que nous avons produit. Je crois qu'il y a cette incompréhension qui peut se mettre en place pas seulement avec des émigrés, mais aussi dans les quartiers, ce qui est assez étonnant. Il y a beaucoup de bébés qui sont tenus à distance de la culture. Et à propos, une pétition circule : trois bibliothèques sont menacées de fermeture à Grenoble, une ville prônant la littérature pour les enfants, travaillant avec les écoles, une ville où le professionnalisme est important, le sérieux de cette alliance entre les personnels de la bibliothèque et ceux de la petite enfance, des psychologues, de la culture, du FRAC et des bibliothèques. On ne peut pas faire n'importe quoi.

Quand une mère vous dit « il me néglige parce qu'il regarde ma bouche », il est quand même important que dans les formations on dise « au contraire, il boit vos paroles ». Je pense que c'est bien qu'il y ait des bénévoles, il y en a ici dans la salle, mais il faut cet encadrement, ce cadre pour la petite enfance posé par des personnels qui connaissent le développement des bébés et les réactions des parents.

Bianca Le Chevalier

Il boit vos paroles et surtout il les imite. Et ça fait plaisir narcissiquement. Il va garder ce modèle.

Marie Bonnafé

Ça fait plaisir, « Un petit coup de narcissons ! » comme disait un grand psychanalyste. Le narcissisme : narcissons-nous ! C'était une notion abstraite, mais tout le monde comprend ce que cela veut dire.

Maryvonne Tréguier

Je suis éducatrice de jeunes enfants en crèche collective départementale dans le Val-de-Marne, un département qui fait beaucoup pour les livres et la lecture. Je suis très impliquée dans un projet de livres et j'adore lire des histoires aux enfants, bébés ou un peu plus grands et je crois que quand on est adulte et professionnel, on doit avoir une grande humilité face à la lecture et face à un enfant. Soit on vient vers lui, soit il vient vers nous. On est à l'écoute de ses réactions. Ça passe par la bouche, par le corps, par les petits sons que l'enfant va sortir. À nous de l'écouter. Tout ce que vous avez dit me touche beaucoup parce que chacun a aussi l'expérience de la lecture avec un enfant et ce que vous dites-là met en éclairage plein de situations face à cette expérience. Merci.

Bianca Le Chevalier

Merci. Je pense que c'est important que dans ce département que je connais un peu il y ait cette présence vivante dont vous nous avez parlé.

Hélène Fouquet

Je suis de l'association Matulu à Caen. Nous y sommes depuis deux ans. On va lire aux tout-petits bébés dans les maternités, on travaille avec les pouponnières, avec des CHRS, beaucoup avec les parents. Nous avons en outre beaucoup développé dans notre pratique le choix des livres particulièrement pour les parents. On a remarqué que les bébés regardent nos bouches, on essaye de le montrer aux parents, qu'ils regardent leur bébé lire, et montrer que leur bébé a des compétences. C'est très touchant de voir des bébés qui regardent des images, ces bébés qui viennent de naître faire des mimiques. Ce que l'on aime transmettre aux parents c'est qu'ils puissent eux-mêmes transmettre à leur bébé ce goût, cette écoute, ce qui est autour de la lecture, et montrer aux parents comment leur bébé peut avoir une place dans cette relation. Qu'il puisse être un autre, mais puisse aussi être en lien avec cette maman.

Bianca Le Chevalier

C'est une ouverture, la néonatalogie, un accès plus grand.

Lucie Mathy

Je viens du département du Calvados. Concernant le thème des mouvements de la bouche, vous avez évoqué le travail de l'Esquisse, peut-on avoir des précisions ?

Bianca Le Chevalier

L'esquisse d'une psychologie scientifique, c'est un des premiers textes de Freud, qui a fait aussi

un texte avant sur l'aphasie. C'est un des premiers textes, en 1898, où il a essayé de faire une théorie psychologique qui lie psychisme et cerveau, en essayant de trouver dans sa théorisation, une explication avec des neurones et des fonctions cérébrales. Il a ensuite abandonné ce travail qui a été discrédité parce ça ne reposait pas sur des bases scientifiques. À l'heure actuelle, c'est remis à l'honneur, non pas en reprenant les choses exactement comme il les décrit, que l'on ne peut pas reprendre scientifiquement, mais le fonctionnement qui est très intéressant est remis à l'honneur.

Marie Bonnafé

C'étaient vraiment les théories neurologiques de l'époque, il travaillait avec un prix Nobel espagnol, Santiago Ramón y Cajal, qui est encore étudié⁷. C'était un mouvement scientifique de l'époque et l'œuvre de Freud a été traduite très tôt en espagnol. Souvent, Picasso par exemple, Dali, Garcia-Lorca, connaissaient mieux la psychanalyse de l'époque sous cet angle-là, l'angle d'une nouvelle conception de l'être humain et c'est repris de différentes façons dans le chapitre quatre de son œuvre fondamentale *L'interprétation des rêves* qui montre l'analogie entre les processus des rêves et le fonctionnement des processus du cerveau. La théorie de Freud est vraiment ancrée dans le fonctionnement neurologique, biologique du cerveau.

Bianca Le Chevalier

En ce qui concerne l'esquisse, si l'on n'est pas dans la profession, c'est très rébarbatif. Cela va vous retirer l'envie de lire d'autres textes.

Evelio Cabrejo-Parra, psycholinguiste, Vice-Président d'A.C.C.E.S.

La beauté des premières syllabes : la construction de la musique de la voix

L'acquisition du langage est un mystère scientifique. On n'arrive pas à expliquer scientifiquement l'appropriation du langage par les bébés. Je me suis trouvé face à la beauté des premières syllabes parce que les parents me disaient « ah ! Il y a quelque chose de nouveau, il commence à babiller ». C'était merveilleux. Le bébé regarde ses parents et se rend compte qu'ils parlent de lui. Cet émerveillement des parents indique quelque chose au bébé. J'ai remarqué alors

⁷ Il est bien connu des étudiants car il a laissé son nom pour certains neurones.

qu'il y avait quelque chose de très profond dans la syllabe qui m'a emmené très loin. Je suis revenu en arrière parce que la syllabe commence à se manifester vers le quatrième mois en ébauche de cette sonorité intelligible à l'adulte. Tous les bébés possèdent le même son jusqu'au quatrième mois, y compris ceux qui sont sourds, et c'est à partir du quatrième mois que le bébé commence à entrer dans cette musique particulière qu'est la musique de la langue sous la forme du babillage. D'où vient cela ? Cela commence très tôt. On a dit ce matin que la voix s'inscrit dans la psyché du fœtus avant la naissance et quand il arrive au monde, c'est une très vieille histoire pour lui. Il va commencer à l'utiliser. Avant de naître, la voix du père et des autres qui parlent hors du corps de la mère semblent lointaines, mais, à la naissance, la voix du père est là, très proche, crée une surprise, un étonnement et probablement s'il parle avec douceur, la voix émerveille aussi. Si l'on n'écoute que la voix de la mère c'est relativement intéressant tandis qu'écouter la voix du père ou de quelqu'un d'autre oblige à faire une différence mentale, ce qui signifie que le bébé à la naissance reconnaît la voix de la mère, mais la distingue de la voix du père ou d'un tiers qui parle et cela commence à créer l'espace de la pensée. On est déjà dans la pensée, car on distingue une chose d'une autre chose. On est dans la pensée, c'est extraordinaire car cette opération dure toute la vie, parce que nous allons passer notre vie à distinguer, comparer ce qui se présente à l'esprit.

La voix est quelque chose d'énigmatique, mais pour avoir de la voix, il faut avoir entendu parler quelqu'un et c'est pour cela que les enfants sourds connaissent certaines difficultés à construire leur voix. Il y a une espèce de voix silencieuse dans la langue des signes. Effectivement quand on parle de lecture, le premier livre que l'enfant apprend à lire dans toute société, celui qui l'amène au monde, c'est la voix et le visage, l'intonation de la voix et les mouvements du visage. Ce sont les deux premiers livres et c'est par là que l'on commence à construire du sens. Par l'intonation la voix, on met en scène tout ce qui se passe dans l'invisible de la psyché. On met en scène la tendresse, le doute, la fatigue, l'angoisse, la mélancolie. Le bébé est capable de lire tout cela, il est capable de reconstruire l'état interne de cette personne qui est en train de lui parler et c'est là que l'on se rend compte que parler aux bébés est extrêmement difficile. Les bébés sont des psychanalystes à l'état pur. En écoutant la voix de celui qui lui parle, il se fait une image mentale de l'état physique et de cette psyché qui s'adresse à lui.

Je trouve cela beau. Je trouve qu'il y a là la beauté de la construction de l'être humain. C'est ma perception intérieure de la beauté. Je ne peux pas dire que la mienne doit être la vôtre aussi, c'est la mienne et chacun se crée cet « éprouvé » intérieur. C'est pour cela que la beauté est difficile à définir. L'un dit cela est très beau et l'autre dit non. Comment respecter cette perception intérieure de chaque sujet qui s'appuie sur l'expérience interne de la beauté ? Et les bébés sont très curieux. Ils sont émerveillés par tout ce qui est nouveau.

Il y a ici la revue *Science* qui est une copie de la revue américaine *Science*. Le numéro qui vient de sortir cette semaine traite de l'intelligence des bébés. Cela ferait plaisir à A.C.C.E.S. car il y a des livres pour les bébés. Si vous lisez cet article, faites-le avec prudence car maintenant on trouve tout chez les bébés ! Le bébé est mathématicien, géomètre, philosophe. Nous sommes dans l'ère des bébés. Il va y avoir bientôt des bébéologues !!! Des grands spécialistes...

Quand vous avez parlé de Freud, des premiers écrits de Freud, vous avez fait référence à quelque chose de très important à propos de ses premiers écrits sur l'aphasie. On revient à Hermann Broch immédiatement qui a découvert l'absence du langage qui n'est pas l'aphasie, puis ensuite on a découvert quantité de types d'aphasies. Cela nous a fait découvrir quelque chose qui est la faculté du langage qui depuis les Grecs fait que l'on distingue les hommes du reste des espèces. C'est le logos, le langage, mais qu'est-ce que c'est ? J'ai passé toute ma vie à enseigner la linguistique et le langage m'échappe encore. Je ne sais pas très bien ce que c'est. C'est pour cela que cet enfant a quelque chose de mystérieux. Ce que la science ne peut pas expliquer le bébé l'apprend pendant les cinq premières années.

Il y a une danse invisible entre le neurologique, le psychique et le culturel, ces trois paramètres sont constitutifs de tout être humain. On ne peut pas séparer le psychique du neurologique complètement, ni du culturel. Ces trois paramètres dansent simultanément et participent à la construction de la psyché humaine et c'est pour cela que dans aucune société du monde un homme et une femme ne sont suffisants pour faire un enfant, il faut en plus de le faire naître biologiquement, participer à sa naissance psychique, l'inscrire dans une culture, et c'est par la langue orale qu'on commence à inscrire un bébé dans une culture. Il faut qu'il y ait un nom, un prénom dans une musique des mots, dans une langue, et à partir de ce moment-là le bébé commence à voyager dans ces

trois choses, le biologique, oui, le psychique oui parce qu'il est émerveillé par la voix de sa mère, par le visage de la mère, par la musique, par les berceuses et les comptines, une sorte d'émerveillement esthétique, mais après il y a la culture. La langue orale c'est culturel, parler français, chinois, espagnol est dû au hasard de l'existence qui nous a fait naître et vivre ici ou là.

On sort du ventre de la mère pour entrer dans le ventre de la langue orale. Et de ce ventre, on ne sort jamais. Et la langue est terrible parce que quand on n'est pas né dans ce ventre-là elle est tout le temps en train de nous dire « bon, tu viens dans notre ventre ? » et vous entendez mon accent. Cela veut dire que je ne suis pas né en tant que sujet enfant bébé, mes berceuses viennent d'une autre culture et c'est là où j'ai créé ma voix. Et pour créer ma voix, j'ai entendu parler mes parents et ceux qui se sont occupés de moi et, sans qu'ils s'en rendent compte, je volais quelque chose qui leur appartenait que j'ai inscrit dans ma psyché. C'est un acte d'écriture symbolique, et à partir du quatrième ou cinquième mois j'ai commencé à émerger. J'ai fait un acte de lecture de ce que j'ai mis dans ma psyché. Tous les bébés font cela et l'on commence à émerger lentement comme sujet énonciateur, cela veut dire que l'on commence à babiller. Et cela émerveille les parents. Je me suis rendu compte que cet émerveillement n'était pas le même pour la mère que pour le père. La mère est très douée pour aller dialoguer syllabiquement avec son bébé tandis que le père, plus sérieux, parle d'une autre manière. Et ces deux langages sont nécessaires. C'est un cadeau que fait la mère de donner un écho au babil de son bébé.

Merci à Jeanne Ashbé d'avoir capté cela dans son livre *Pas de loup*, qui me parle beaucoup. C'est vrai que l'on fait un cadeau extraordinaire à un bébé quand on lui renvoie l'écho de ses petits discours. On a une reconnaissance des activités psychiques du bébé. L'adulte fait cela d'une manière extraordinaire, belle, sans se rendre compte que, pour le bébé, cela veut dire « ce que tu fais met en mouvement mon activité mentale ça parle à ma psyché. Ce que tu fais est beau, continue comme cela. » Et le bébé aime ce qu'aime l'autre, ce qu'aime la mère. C'est une rencontre d'amour, de deux psychés dans la beauté de l'amour. C'est la beauté des premières syllabes. Il y a tellement à dire sur ce sujet, c'est tellement extraordinaire ce bébé qui commence à construire sa voix à partir de celles qu'il a entendues.

Il y a une autre beauté dans la première syllabe. Pour que le bébé babille, il faut qu'il soit dans un moment de bien-être. Un bébé malade

ne babille pas. Un bébé qui a faim ou qui n'est pas changé ne babille pas. En bonne santé, ses besoins biologiques satisfaits (faim, soif), il se met à chanter dans son berceau comme un oiseau. Je dis cette phrase qui est une belle phrase pour moi, pour décrire ce moment-là. Il commence là un voyage dans la culture. Il est déjà dans la culture. Il est en train de s'approprier la musique de cette langue française dans laquelle il est né. Ce nouveau ventre qui l'a accueilli, dans lequel tout son destin individuel et social va se réaliser. Car tout le destin individuel et social humain se réalise dans la langue. Savoir parler, savoir écouter, savoir se taire, savoir écrire, faire des résumés, des bilans, etc. c'est la langue.

C'est pour cela qu'à A.C.C.E.S. nous sommes dans cette complicité de donner la langue dès la naissance et dans toute sa complexité. Rien n'est difficile dans la faculté du langage à condition de la donner. Si vous donnez la langue de la vie quotidienne, ce n'est déjà pas mal et c'est ce que nous faisons, mais si vous donnez une petite berceuse, une comptine où il y a des choses qui n'existent jamais dans la langue de la vie quotidienne, comme le passé simple qui apparaît comme une banalité dans une berceuse, alors que si je me mettais à parler au passé simple on se dirait que je suis un étranger qui n'a rien compris à la langue française ou que je suis un peu fufou car c'est interdit de parler au passé simple dans la vie quotidienne ! Il fait partie de la musique, de la précision de la beauté de la langue littéraire, de la poésie. Le bébé est sensible à cela et si on le lui donne, lui-même commence à parler au passé simple. Quand il raconte des histoires, il va dire : « le lapin partat ». Si on attend l'école pour comprendre par la grammaire ce qu'est le passé simple, c'est un peu tard.

La langue orale n'est pas dans la grammaire, y compris dans la linguistique, la langue est un ensemble musical partagé socialement. C'est cette musique qui a une certaine beauté et c'est pour cela que finalement avant les mots il y a le babil. Dans le babil, il y a une condensation de choses. Le bébé s'approprie la musique de la langue en même temps qu'il construit la musique de sa voix. J'ai commencé à me rendre compte qu'il y avait de la beauté dans tout cela par des expériences diverses très personnelles.

Il y a quelques années, un étudiant avait présenté une thèse sur l'analyse de l'appareil phonatoire. Il s'était arrangé pour nous montrer les mouvements des muscles qui se produisent pour qu'il y ait la voix. J'avais trouvé ces mouvements bizarres, pas très agréables à voir, mais ce qui en sort est

tellement beau. J'ai pensé à ce qu'est l'appareil psychique freudien et me suis dit qu'une transformation se faisait. Cet appareil reçoit quelque chose et le transforme. On transforme les pulsions en pensée ou en création. On transforme ce mouvement corporel en cette chose incroyable qu'est la voix. Il y a deux ans, à La Villette, a été présentée une exposition sur la voix que j'ai vue plusieurs fois. Je voyais ce mouvement musculaire du larynx, de la langue dans la chair vive et ce n'est pas agréable à voir, mais on montrait cela lorsque les gens parlaient ou chantaient et il y avait une transformation, pour moi, c'était de la beauté. Il y a une beauté dans les syllabes, dans la musique de la voix. Je me suis demandé d'où venait cette transformation. Comment se faisait-il que quelque chose de tellement corporel puisse donner cela. Et je me suis mis à travailler la question de la voix. J'ai trouvé qu'il y avait 90 adjectifs pour définir ce qu'est la voix, c'est impressionnant.

Il y a eu un colloque aux États-Unis en 1983, *Invariance and variability in speech processus* (les invariants et les transformations dans le processus langagier). L'interrogation de ce colloque était de savoir si l'on pouvait répondre à la question : comment se fait-il que chaque personne qui parle a une voix différente ? Un énoncé prononcé par un enfant, un adolescent, par une femme, par un vieillard, n'ont pas la même structure acoustique. La question était de savoir s'il y avait des invariants que l'enfant pouvait capter pour construire sa voix. Il y avait des spécialistes extraordinaires et variés, des linguistes, psycholinguistes, des spécialistes de la voix synthétique, des pathologistes, des anthropologues, des psychanalystes... Et après trois jours de bavardage, il n'y avait pas d'universaux acoustiques qu'on puisse voir. Chaque boîte d'intonation est différente et l'acoustique n'est pas la même, mais il y a un effet d'illusion de l'audition, c'est-à-dire qu'on a l'impression d'écouter la même chose. C'est banal et c'est une chose extraordinaire. Ce qui est extraordinaire se banalise à force de se répéter et une fois que c'est banalisé, on ne voit pas l'intérêt. Il faut qu'il y ait des scientifiques qui s'étonnent pour aller chercher. On n'a pas découvert d'invariant acoustique, chaque personne ayant un spectre spécifique. L'enfant capte des traits acoustiques pour s'approprier la musique de la langue et pour construire sa voix. Finalement on a commencé à penser (et cela m'a beaucoup apporté) que quand on parle, on est en train de donner des informations de son activité gestuelle. Personne ne voit le mouvement des cordes vocales ni le mouvement de la langue. Personne ne voit les mouvements des poumons mais en fait, en écoutant on écoute avec tout son corps et, par l'écoute,

on reconstruit les gestes de celui qui est en train de parler. En français par exemple il y a des voyelles nasales (san et son). Je dois faire un effort impressionnant pour faire la différence entre voyelles orales et nasales (mot et mon). Personne n'a vu une voyelle nasale, on l'entend. En écoutant, le bébé va reproduire les gestes de la nasalité propres à cette langue.

Il faut par l'écoute reconstruire les gestes c'est-à-dire interpréter et traduire ce qui s'est passé dans le corps de l'autre pour l'amener dans son propre corps. Il y a un chemin corporel mystérieux que la science n'a pas encore expliqué. Il y a une sorte de dialogue de schémas corporels, qui sont là comme un capital matériel de l'espèce humaine et pour s'humaniser il faut passer par là, reconstruire ce mouvement gestuel pour arriver à chanter comme tous les oiseaux de la communauté linguistique à laquelle on appartient. Et le bébé est tellement fidèle à cela que s'il est né à Paris il a l'accent parisien et que s'il est né à Marseille il a l'accent marseillais. On finit par chanter comme les autres et cela se produit - j'ai été obligé de changer mon lexique et de remplacer le mot imitation par identification profonde car en fait on s'identifie, on fait comme l'autre et c'est comme cela que l'on apprend à parler, on s'identifie, on reconstruit les gestes, on fait comme l'autre sans être l'autre.

Le babil, on ne peut pas l'expliquer par l'imitation car les adultes ne babillent pas. Le bébé crée le babil en écoutant parler les adultes. Dans le babil, il y a toutes les structures musicales de la langue. Il y a la poésie parce que, dans toute langue, on utilise l'itération de la même syllabe pour créer la poésie, dans le babil il y a la musique parce qu'on commence à jouer avec le temps dans la culture, c'est-à-dire que les silences sont longs, courts. Si ce temps-là n'existait pas la musique ne pourrait pas exister parce que si on supprime le temps, la musique disparaît. Pour construire ces premiers mots, il faut que le bébé ait quantité de représentations ; le bébé écoute à la naissance, cela veut dire que la psyché humaine veut construire des sens. On a besoin de construire des représentations pour pouvoir parler. C'est pour cela qu'avec l'apparition de la marche apparaissent les premiers mots. Ils sont comme une espèce de jouet. Cela signifie que le bébé met en scène ses représentations mentales ; c'est une représentation de représentation.

Il y a des opérations fondatrices de ce qu'on appelle le langage. La première est liée à la faculté du langage, on l'a confondue avec l'apparition des premiers mots, mais elle fonctionne depuis la naissance, et la faculté de langage se manifeste de

manière invisible et silencieuse par une opération qui consiste à lier des choses différentes pour construire quelque chose de nouveau. Cela veut dire que le bébé est capable de lier le fait qu'on lui donne de la nourriture à la personne qui lui donne de la nourriture, à la personne qui lui parle, à la personne qui le caresse, à la personne qui lui donne sa présence. Et si c'était un bombardement sensoriel et si on en restait là, cela serait catastrophique, mais grâce à la faculté de langage, on va rassembler tout cela, toutes ces choses différentes, et construire quelque chose de nouveau et c'est la beauté des opérations mentales : le bébé crée la représentation symbolique de l'autre, quantité de propriétés qui sont liées à une personne. À partir de ce moment-là, au lieu de pleurer le bébé appelle sa mère, à partir de ce moment-là, le bébé a créé l'autre. C'est parce qu'il l'a créé dans son esprit, dans sa psyché, qu'il va le chercher. Si l'autre n'est pas dans la psyché, on ne le cherche pas dans la nature. À partir du moment où le bébé appelle, il crée l'autre, il le fait exister. Il devient un créateur extraordinaire et la mère reconnaît son appel et lui parle. C'est une manière de le reconnaître en tant qu'existant. À partir de ce moment-là, le langage est un dispositif dont l'enjeu symbolique est de nous faire exister réciproquement. Quand je parle, je te fais exister et quand tu me réponds, tu me renvoies ce cadeau-là et à partir de ce moment-là, le langage prend sa fonction profonde et belle, de reconnaissance réciproque de psyché à psyché.

Le bébé a à partir de là un appareil psychique différent. Il est pour toujours séparé de cet autre appareil psychique. Winnicott disait cette belle phrase : « Pour être seul, il faut être en face de quelqu'un ». La solitude de l'être humain commence là. Un appareil psychique qui va éprouver, et à la place de cet éprouvé, personne d'autre ne pourra se mettre ; c'est la beauté des syllabes, du langage, c'est l'élément constitutif du langage au moment où l'on crée l'autre.

Vient ensuite une deuxième opération extraordinaire. Pour pouvoir parler, il faut avoir des représentations mentales et c'est pour cela que le bébé passe sa première année à jouer, sucer, taper sur les objets pour créer les propriétés des objets. Il va associer par la faculté du langage. Il apprend très vite que s'il tape sur un objet, cela fait de la musique, que s'il appuie sur tel bouton d'un livre pour bébé, il y a un oiseau qui sort. Cela va plus loin que le conditionnement parce que la faculté de langage lui permet de lier un geste à un résultat. On met tellement de choses ensemble pour construire quelque chose de nouveau. C'est quelque

chose qui est lié à la faculté de langage et de là vient la créativité de la psyché humaine. J'ai été touché par ce que dit Freud dans l'interprétation des rêves : « il y a un travail impérieux du travail des rêves qui consiste à lier les éléments de la veille avec des expériences enfantines ». Il appelle un travail impérieux le fait de lier des choses actuelles avec les choses enfouies dans la mémoire ; c'est cela la faculté du langage : lier des choses qui n'ont rien à voir pour construire quelque chose de nouveau. Sans langage, il n'y aurait pas de poètes, pas de musiciens et probablement pas de rêves. Je trouve cela beau, d'une beauté bizarre qu'on ne retrouve pas souvent dans les livres, qui me fait penser, fantasmer, rêver.

Une fois qu'on a des représentations mentales dans l'esprit apparaît l'acte déictique. Le bébé commence à montrer des choses, un oiseau qui passe. Quand le bébé montre du doigt, cela veut dire qu'il a construit quelque chose dans le monde. Il a isolé. Avant il tapait sur les objets, maintenant il agit sur le monde à distance. Il n'a plus besoin de le toucher pour montrer un objet. L'acte de montrer crée immédiatement une segmentation dans le monde parce que l'adulte voit immédiatement à quoi l'enfant fait référence. Des milliers d'opérations commencent à émerger dont on ne va pas parler maintenant, mais lorsque l'enfant montre l'objet, il est aussi dans le langage parce qu'il ne montre pas pour lui, il montre pour quelqu'un d'autre. C'est pour cela qu'il regarde le visage de la mère ou de la personne qui l'accompagne, pour voir s'il a la générosité de regarder ce qu'il est en train de montrer, ce qu'il vient créer. Il a créé un développement psychique, un éprouvé interne et l'on commence à échanger deux éprouvés internes sous forme de « je comprends ce que tu as compris ». C'est cela la rencontre psychique dont il a beaucoup été question ce matin. La rencontre multi-sensorielle, multi-dimensionnelle, multi-opérationnelle psychiquement. Tout cela est beau. L'enfant commence immédiatement à signaler la présence de quelque chose qui existe dans le monde, mais c'est parce que cela existe dans l'esprit. La psyché peut contenir quelque chose et c'est pour cela qu'apparaît le mystère des mots, que les mots peuvent contenir de la pensée.

J'ai lu, il y a quelques années dans le *Traité de l'âme* d'Aristote (d'ailleurs âme en grec se dit psyché) que par la voix, on rend audible la pensée. C'est un vrai mystère. C'est ce qu'on est en train de faire ici par cette musique de ma voix tordue à cause de mon accent, mais il y a quand même quelque chose de la pensée qui passe et il faut

s'en émerveiller. La science n'a pas pu expliquer cela. Les humains le font merveilleusement et c'est pour cela qu'il faut alimenter ces capacités mystérieuses de la psyché humaine. En linguistique, on parle de signifiant de signifié, on passe là-dessus très vite, mais c'est beaucoup plus complexe que cela...

... Pour moi les mots sont des notes musicales socialement partagées et nous passons notre vie à remplir ces notes musicales. Elles se construisent par des sens, le toucher, l'odorat, le regard, le goût. Le bébé vient au monde équipé de tout ce qui est sensoriel et il est bombardé d'informations sensorielles, et encore une fois la faculté du langage est bien là pour nous protéger et rassembler tout cela pour créer la pensée. C'est pour cela que ce matin il était très intéressant de parler de sens, de signification, de direction. La faculté du langage se fait de manière invisible. On est bombardé d'informations sensorielles que l'on rassemble pour donner une pensée sensorielle qui est la pensée du bébé. Un bébé pense sensoriellement avant de penser conceptuellement.

Et les poètes sont très doués, la poésie fait partie de la beauté de la langue. Dans toute langue, il y a cette beauté. On ne peut pas concevoir une langue sans poésie, comme on ne peut pas concevoir une langue sans berceuses ni comptines. Une langue qui n'aurait pas de berceuses, qui n'aurait pas de comptines, qui n'aurait pas de poésie ne serait pas une langue. Au lieu de se placer dans un champ conceptuel, les poètes qui sont très doués viennent se promener dans cet espace où le sensoriel est rassemblé par la faculté du langage pour créer la poésie. Je peux me dire « en écoutant chanter les oiseaux, en me promenant lentement dans la rue et en sentant la brise qui caressait mes joues, je pensais à toi... ». Cela peut paraître bizarre, j'essaye de me créer une espèce de jeu de mots agréable à l'écoute, à partir du sensoriel. Les poètes ont cette capacité de venir nous chercher dans notre expérience de pensée sensorielle avant la pensée conceptuelle. Le langage référentiel est plus centré sur une opération de représentation de représentation. C'est ce qui différencie l'homme de l'animal. Les animaux construisent des représentations mentales, si l'on peut dire les choses de cette façon, mais ne peuvent pas les nommer ou du moins ont une nomination très très pauvre. Que se passe-t-il une fois que l'être humain peut créer une représentation à partir d'une représentation ? Il passe toute sa vie à jouer avec cela. J'utilise maintenant cette langue pour mettre en scène mes petites représentations mentales. Si je parlais en espagnol, je mettrais aussi en

scène mes représentations mentales. Et, à partir de ces mises en scène, vous créez vos propres représentations mentales et vous vous dites « ce que dit ce monsieur m'intéresse ou ne m'intéresse pas », mais vous partez et vous allez parler cet après-midi et dire voilà blabla ce qui s'est passé aujourd'hui. Sans vous en rendre compte, vous êtes en train de voyager comme des anthropoïdes ramassant leur miel de branche en branche, c'est-à-dire de représentation en représentation et cela s'ouvre à l'infini.

Le langage est un jeu. Winnicott nous a donné une théorie très intéressante sur le jeu. Il disait : attention les psychanalystes, nous avons mal compris le jeu parce que nous l'avons associé souvent à la décharge strictement libidinale mais dans le jeu, dit-il, il y a quelque chose d'un peu différent, il y a ça mais aussi quelque chose en plus. En fait on se rend compte que lorsque le bébé crée son petit doudou, il va l'associer à quelque chose, une expérience avec la mère par exemple. Il lui donne des propriétés qui l'accompagnent, qu'il peut toucher, caresser. Et à ce moment-là, ce petit doudou a été possible dans le langage parce qu'il a été porteur de propriétés symboliques, et finalement les doudous les plus extraordinaires qu'a l'être humain ce sont les syllabes parce le bébé commence à jouer avec les syllabes, avec les mots et que, finalement quand on dit « tatata », on est parti du jeu avec les syllabes et l'avantage de ce jeu-là, c'est que l'on n'oublie pas. Les doudous peuvent rester à la crèche tandis que le langage commence à devenir un compagnon à vie. Il est tout le temps là pour écouter, pour parler, pour rêver, pour fantasmer et c'est un jeu, c'est un doudou, mais le doudou des doudous qui est là tout le temps et ne se perd pas.

Le jeu syllabique est la beauté du monde des syllabes et le jeu de mots c'est le langage, ce jeu symbolique de jouer avec les représentations mentales. Bien sûr cela devient très sérieux quand on fait une théorie scientifique, etc. mais quand même je suis en train de jouer et c'est parce qu'il y a ce *playing* de Winnicott que même quand on fait des choses très difficiles on est content parce que, comme le disait Winnicott, s'il n'y a pas de *playing*, le *game* est très difficile. Il faut qu'il y ait un *playing*, ce sont les syllabes, et il faut qu'il y ait un *game*, c'est la grammaire qu'on apprend à l'école. Il faut jouer avec les représentations mentales, ce sont des *games* très difficiles, mais si l'enfant n'a pas reçu le *playing* de la langue orale, de la rencontre des histoires, comment va-t-il pouvoir passer directement au *game* ? C'est parce qu'il y a un *playing* invisible que nous sommes capables de faire des choses très ennuyeuses

sans s'ennuyer. C'est cela la psyché humaine, et le langage est un jeu de représentations mentales qui peut devenir très sérieux.

Winnicott disait que la psychanalyse était le jeu le plus sophistiqué que l'humanité avait inventé au XXe siècle. C'est un jeu à partir de représentations mentales, mais dans ce jeu, on va trouver parfois des choses un peu difficiles. La mise en scène dans un transfert de choses dont souvent on ne sait pas si c'est de la mémoire ou si c'est quelque chose qui se passe à ce moment-là, ça fait souffrir. À ce moment-là c'est un jeu difficile, il avait raison. On rentre dans un jeu compliqué parce que finalement pour être un sujet humain convenable il faut refouler beaucoup de choses, réprimer beaucoup de choses et ce qui est là reste comme source de désir et il faut qu'il reste refoulé parce que si ça apparaît ça peut créer des dégâts, dans l'intersubjectivité humaine.

Et c'est aussi pour cela que le livre m'intéresse. Il m'intéresse parce que dans la littérature en général, du moment où le bébé a créé la représentation symbolique de l'autre, tout ce qui est l'intersubjectivité humaine se met en scène à travers le langage et la littérature vient nous sauver parce qu'il y a l'amour, parce qu'il y a l'autre, la haine parce qu'il y a l'autre. On parlait ce matin de tout cela quand on mettait en cause toutes ces belles définitions de la beauté. Tout être humain porte en soi dans sa psyché humaine des expériences, des éprouvés en termes d'amour, de haine, de jalousie, de sentiment d'abandon, de demande de reconnaissance perpétuelle, tout cela c'est le blabla de notre psyché humaine. Personne ne peut y échapper. Et qu'est-ce que la littérature ? C'est l'amour, la haine, l'abandon, la jalousie, la vie et la mort et effectivement dans tout cela la littérature est le poumon de la psyché, ce qui nous permet de respirer. Raconter la première autonomie, le premier cri, la première respiration, la séparation du corps de la mère. Il faut commencer à être autonome et la première autonomie commence par sa respiration et c'est pour cela qu'un est tellement content lorsque le bébé pleure, signe de vie des premières heures. L'homme continue à respirer symboliquement. La littérature nous permet de respirer psychiquement et des choses que je ne peux pas dire dans la vie quotidienne, je peux les retrouver dans un livre et à ce moment-là, le livre que je peux contenir dans mes mains me fait un cadeau extraordinaire.

J'ai été obligé de créer dans tous ces fantasmes-là un concept pour moi, le concept de livre psychique. Tout être humain sans s'en rendre compte est en train de créer un livre symbolique

dans lequel il met tout ce qu'il reçoit du monde extérieur, du monde social et de sa propre intimité. De cette intimité qui reste souvent silencieuse, mais heureusement que le langage est là, que la voix est là parce que finalement quand je parle c'est parce que j'ai écouté parler quelqu'un, que j'ai intériorisé la voix et finalement lorsque le bébé babille, il est en train de s'auto-accompagner par la voix qu'il a construite, la voix de l'autre, la présence symbolique de l'autre, la présence de la voix humaine et cela l'accompagne. C'est de là qu'il y a l'alter ego latin, c'est-à-dire qu'il y a un autre à l'intérieur de moi-même avec lequel je peux dialoguer. Ni la linguistique ni la grammaire n'analysent cette fonction de se parler à soi-même. Mais c'est la fonction vitale psychiquement du langage. Si on nous supprimait cela on deviendrait fou et chaque fois que les choses marchent mal, je me lance la *medicina linguistica* pour essayer de m'auto-cajoler vis à vis de l'intersubjectivité carnassière de la vie quotidienne.

Le livre psychique c'est tout cela. C'est pour cela que Freud parlait de première instruction, deuxième instruction et de représentation mentale qui nous fait souffrir. La première instruction de Freud est qu'on souffre de réminiscence, elle accompagne beaucoup d'archives. Alors, en suivant tous ceux qui m'ont légué ces grandes pensées, j'ai créé avec ma petite pensée le concept de livre psychique. Mais dans tout livre psychique, il y a des choses douloureuses, des choses qu'on ne pouvait pas dire, mais cependant elles sont là et y resteront toute la vie sous le contrôle du refoulement. Mais les livres qu'on peut prendre dans les mains permettent parfois de respirer psychiquement car au travers de la lecture on peut dire des choses qu'on n'arrivait pas à dire directement et l'on dit indirectement quelque chose qui nous soulage. Et je veux trouver là la beauté de notre voix. La voix humaine dès le début de la vie du bébé est quelque chose qui accompagne et soulage.

Marie Bonnafé

Ce livre psychique est un peu à deux étages pour le bébé. La construction du sujet, cela veut dire qu'on sait qu'on a un moi-je, qu'il y a des toi-tu, qu'il y a des nous, des vous. Là cela devient très compliqué, on est laissé un peu tout seul dans le groupe des enfants et à partir de ce moment seulement on peut commencer à apprendre la langue en travaillant. Les enfants dessinent par exemple plusieurs personnages en se racontant des histoires de je, tu et nous. Dans cette construction avec ces deux paliers si importants, nous mettons l'accent avec A.C.C.E.S. que dans le premier étage, les soubassements, il y a un corpus littéraire de

beauté, d'esthétique universelle que sont les berceuses, les comptines, tout ce que l'on raconte aux enfants non directement, le deuxième volet de la langue, et cela, son universelle beauté, concerne tous les pays du monde, bébé des villes, bébé des champs, bébé des îles et du monde entier. Partout il y a une qualité esthétique, une beauté qui se retrouve universellement avec les mêmes structures de comptines, contes et berceuses.

La seconde chose qu'Evelio m'a apportée c'est le corps. Quand il parle du larynx dégoûtant, c'est une structure anatomique, la charogne de Baudelaire, ce n'est pas beau, mais il se trouve que j'ai pris quelques leçons de chant et le professeur nous disait qu'on imaginait parler avec le larynx, etc. mais pas du tout, que c'était avec le corps entier. Pour apprendre à parler, le bébé bipède, personne ne songe à lui apprendre à se tenir droit, c'est comme le langage, exactement, on montre les positions, mais on ne leur dit pas voilà le mollet, la cuisse, etc. La bipédie c'est la marche. Cette motricité, dans les fesses, le souffle, les poumons, le corps. Il faut écouter les bébés, et les professionnels que nous sommes et tous les gens qui prennent plaisir à raconter aux enfants sont là à observer les corps et je dis que c'est aussi calé qu'un danseur. Apprendre à parler relève aussi de la danse. Cette universalité de la culture qui pose des questions politiques. C'est Picasso qui cherchait le sens des gribouillages ou Rembrandt qui le cherchait aussi. C'est en s'enracinant dans une culture universelle qui ne souffre pas de différence sociale. C'est unique. Cette empreinte littéraire universelle et cette implication du corps que nous apprenons des bébés. Il faut écouter les bébés.

Nathalie Simonet

Je viens du Sud-Ouest et suis heureuse de vous rencontrer. Cela m'interpelle parce que je suis en train de réfléchir d'un seul coup qu'on fait tellement pour comprendre, pour écouter les bébés. Et les bébés nous interpellent beaucoup. Cela devient à la mode, on fait tout pour leur développement culturel et puis il y a l'école et j'ai le sentiment aujourd'hui que l'école détruit beaucoup de tout ce qu'on a pu donner au bébé jusqu'à la maternelle. J'ai le sentiment que l'école ne va ni dans le bon développement de l'enfant, ni de celui de l'adulte de demain

Marie Bonnafé

Est-ce que cela fait écho à quelqu'un ?

Évelyne Resmond-Wenz

On ne peut pas schématiser comme cela, il n'y a pas une école, il y a des écoles et il se passe aussi des choses merveilleuses à l'école.

Nathalie Simonet

J'entends bien. Il y a, c'est vrai, des écoles publiques, mais quand même cela m'interpelle.

Evelio Cabrejo-Parra

J'entends votre question de la manière suivante : Pour construire un sujet humain, on a besoin de deux types de langage. Je vais partir d'un exemple. Une petite fille me disait récemment « tu sais la sorcière n'existe pas, ce qui existe c'est le mot sorcière ». Une autre citation, celle d'un enfant qui était avec sa maman. Elle disait « il faut changer le tableau de cet endroit parce que le soleil est en train de manger les couleurs ». L'enfant lui dit « je sais pourquoi le soleil mange les couleurs. » La mère demande « pourquoi ma puce ? » et il répond « pour faire l'arc-en-ciel ». Nous sommes là en face de quelque chose d'extraordinaire : le langage permet de créer des choses complètement nouvelles.

Chaque fois qu'un enfant parle, il dit des choses qu'il n'a jamais entendues et il dit aussi des choses qu'il a entendues. Ce discours-là où je suis source de langage, c'est-à-dire que le langage me permet de parler des mondes extérieurs, de parler de l'autre et de parler de moi-même, mais de temps en temps, c'est moi-même qui parle. Ce n'est pas la même chose. Quand je suis source du langage, c'est là où le langage rencontre le sujet qui naît à la vie au travers de ce qu'il énonce en étant source du langage.

Mais il existe aussi la culture. La culture c'est la transmission, elle semble dire : je donne ce que j'ai reçu. Et dans cela, il y a beaucoup de discours rapportés. Par exemple la science, je ne l'ai pas inventée. Ce sont mes ancêtres qui ont inventé la physique et tellement d'autres choses extraordinaires. Et je dois apprendre, ce n'est pas un discours qui vient de moi, mais je dois être porteur de ce discours-là. Effectivement c'est un discours indirect. Il faut que l'enfant puisse avoir les deux sources du langage. Ce langage dont il est la source, et nous renvoyer un écho de son attitude langagière qui permet l'expression du « c'est beau » et en même temps, il doit aussi porter dans sa voix la voix de ceux qui nous ont transmis la connaissance. Et l'école, c'est cela. Et j'aime beaucoup l'expression française « nous sommes tous des porte-parole ». Dans ma parole il y a la parole de mes parents qui m'ont permis d'avoir accès à la langue orale, mais je porte la parole de tous ces savants qui m'ont appris tellement de choses. Ces deux connaissances sont nécessaires pour faire un sujet relativement équilibré. Je dois aller apprendre, ce que je ne pourrais jamais dire

si je n'étais pas passé par l'école. Ensuite, la manière d'enseigner est une autre histoire.

Marie Bonnafé

J'ai travaillé pendant une vingtaine d'années à la Grande Borne à Grigny, dans des familles vraiment très démunies. Je me souviens d'une famille à laquelle la caisse d'éducation familiale avec laquelle on travaillait avait offert un vélo pour un enfant de douze ans. En peu de temps, il était brisé, en pièces détachées. Je ne sais pas ce qui s'était passé. Que faisait-on à l'époque avec mon amie, Thérèse Pajot ? On cherchait une école, on cherchait un directeur, une directrice qui veuille bien prendre un enfant de deux ans. C'est vrai que la scolarité en France est obligatoire dès la maternelle, c'est quand même très bien. On parlait de Montessori, mais c'est à leurs frais que les enseignants achètent le matériel Montessori. C'est vrai que les enseignants se démènent beaucoup, et avec A.C.C.E.S. on raconte individuellement à un enfant dans un petit groupe avec des bibliothécaires, etc. La petite enfance, c'est un temps très bref. Et je suis de l'avis d'Evelyne qu'il faut soutenir les enseignants. Et puis maintenant il y a beaucoup d'activités para scolaires l'après-midi. On entendra cet après-midi beaucoup de choses qui se font. L'école maternelle est une spécificité française, on entend aussi qu'on peut armer ce qui se passe en petite enfance. Et c'est ce que dit Evelio.

Evelio Cabrejo-Parra

Je donne beaucoup d'importance à l'appropriation de la langue orale. Pour moi c'est la naissance psychique du sujet. Il faut lui donner la langue dans toute sa complexité, lui permettre de naître et après, pouvoir l'éduquer.

Bianca Le Chevalier

Je voulais à la fois vous remercier et vous demander, parce que votre expérience suscite ma curiosité, de nous parler un peu plus des enfants qui sont dès le début de la vie dans un bain multiculturel.

Marie Bonnafé

Nous faisons à la rentrée un colloque sur ce sujet, organisé surtout par Evelio, avec la Colombie, dans le cadre de l'année France-Colombie avec la première dame de Colombie qui a initié un programme très important pour la petite enfance.

Evelio Cabrejo-Parra

Effectivement dès les années 70 du siècle dernier, il y avait beaucoup de discussions à ce sujet. On disait qu'un enfant devait apprendre

d'abord une langue avant d'en apprendre une deuxième et que si on lui apprenait plus de deux langues en même temps, on allait le mettre dans situation impossible. Maintenant on sait que rien n'est difficile pour la faculté du langage, à condition de la donner. L'enfant peut apprendre deux, trois, quatre langues à condition qu'on lui parle. Si vous voulez que les enfants apprennent à parler anglais, au lieu de les emmener dans un endroit où on leur donne des leçons, on les laisse jouer avec des enfants qui parlent anglais et cela se passe très vite et bien. La langue orale ne s'enseigne pas, c'est facile.

La langue orale c'est la culture et quand il y a plusieurs cultures – au Brésil par exemple où il y a des endroits où les gens parlent plusieurs langues parce qu'il y a beaucoup de contacts – les gens sont multilingues. Ils se complètent très bien et vivent très bien ensemble. Il y a une relation très profonde entre la langue orale et la culture. La langue orale, c'est la culture, elle fait partie de la transmission. Ce qui est extraordinaire quand on apprend plusieurs langues, c'est que les vrais multilingues, bilingues, sont ceux qui se sont approprié la musique de la langue de la région où la langue existe. Je ne suis pas bilingue parce que chaque fois que je parle, je cafouille, on entend que je ne viens pas de la langue française, je n'ai pas cette musique-là.

Les bébés ont cette capacité d'intérioriser des rythmes très variés. Ils intériorisent les rythmes de la voix, de la présence, les rythmes alimentaires, tout cela est culturel. On introduit le temps dans la psyché du bébé et, à partir de là, le bébé crée l'attente. Il peut attendre d'être nourri avant d'être nourri, voir sa mère avant qu'elle vienne le chercher. C'est parce que le bébé a intériorisé par l'allitération musicale les musiques culturelles qu'on lui présente, qu'il peut anticiper avant que cela n'arrive et c'est là que commence l'autonomie psychique. Il commence à s'autogérer, à convoquer l'autre même s'il n'est pas là. Donner plusieurs langues à un bébé, c'est lui donner plusieurs titres universitaires.

Marie Bonnafé

Je trouve que c'est aussi bête de dire qu'on ne peut pas donner plusieurs langues à un enfant

que de dire qu'on ne pourrait manger qu'une seule cuisine et se priver de toutes les cuisines du monde. Cela dit, les nutritionnistes le savent, si vous donniez du camembert à un hottentot, il ne pourrait pas en manger d'emblée, donc cette idée d'inculquer indépendamment d'une culture, ça ne va pas non plus.

Intervention de la salle

Merci de votre intervention très enrichissante. Je voulais poser une question sur les bains de langage multiculturels. Jusqu'à quel âge est-ce valable pour les enfants plus grands ? L'enfant apprend en vivant, mais y a-t-il un âge « limite » ?

Evelio Cabrejo-Parra

Je vais parler d'une expérience un peu personnelle. En 74, alors que Pinochet venait de faire un coup d'état au Chili, beaucoup de Chiliens sont arrivés en France et les Français étaient très généreux. Ils le sont parfois moins, parfois plus. À cette époque, ils ont reçu beaucoup de familles chiliennes et moi, en tant que latino-américain, j'allais à l'aéroport recevoir les gens ou les installer à Paris, comme on pouvait. Il avait des familles avec des bébés et au bout de six mois, les enfants parlaient parfaitement français tandis que les parents, pas question. J'allais visiter les écoles et l'on me disait « les Chiliens, on leur envoie des lettres pour assister aux réunions de parents, mais on ne les voit jamais ». J'ai fait une enquête et les parents m'ont dit qu'on ne les avait jamais invités. J'ai continué mon enquête. C'était les enfants qui gardaient les lettres dans leurs cartables, car ils considéraient que leurs parents parlaient trop mal le français. Jusqu'à l'adolescence les enfants apprennent assez vite les langues. Si c'est un musicien, même à vingt ans, il peut avoir une belle musique de la langue. La faculté de langage est une propriété de l'être humain qui permet d'apprendre des langues à n'importe quel âge toute la vie, même si l'on n'apprend pas très bien mais, pour les enfants, c'est très facile.

Marie Bonnafé

Pour conclure et revenir à notre sujet, l'esthétique, je pense que cela passe beaucoup par les chansons, la musique qui est universelle.

**Colin Sidre, chargé de mission publics jeunes,
éducation artistique et culturelle
et cohésion sociale, DGMIC,
Service du livre et de la lecture,
Ministère de la culture et de la communication**

Présentation du dispositif Premières pages

Bonjour à tous. Je travaille au sein du service du livre et de la lecture où je suis chargé de mission sur les questions de publics jeunes, d'éducation artistique et culturelle et de cohésion sociale et je suis notamment chargé du suivi de l'opération **Premières pages**. Je vais faire un point assez court, assez formel sur le sujet pour vous présenter l'opération. Une partie de la salle connaît l'opération, mais elle n'est pas développée en Bretagne et cette intervention me permet d'en présenter les contours.

Il s'agit d'un dispositif de labellisation et de subvention piloté par le Ministère de la culture. Il vient labelliser et subventionner des territoires, principalement des départements, qui mettent en place des projets autour du livre et de la petite enfance et qui répondent à plusieurs objectifs définis par l'opération : notamment une volonté, dès le plus jeune âge, de sensibiliser les enfants au livre dans toute sa diversité, de contribuer à l'éveil culturel et de participer à la construction du tout-petit dès sa plus tendre enfance. Également d'autres objectifs : faire entrer le livre dans les familles via, entre autres, des livres donnés aux familles à la naissance des enfants, valoriser la diversité de la littérature jeunesse (c'est un point sur lequel on reviendra), favoriser les liens entre professionnels des bibliothèques et de la lecture publique de manière générale, les professionnels de l'accueil de la petite enfance et également le tissu associatif.

L'opération a connu deux saisons. La première a été lancée en 2009 en partenariat avec la CNAF. Elle était alors axée autour du don d'un livre à la naissance. La création de ce livre était financée par la CNAF et la distribution dans les départements partenaires était prise en charge par le Ministère de la culture. Il y a eu 3 puis 6 puis 7 départements touchés ; ils sont tous encore aujourd'hui dans le dispositif (Seine-et-Marne, Lot, Ain, Puy-de-Dôme, Réunion, Pyrénées Orientales et Savoie). Quatre livres ont été créés dans ce cadre dont – je le cite car Christine Moreau doit intervenir cet après-midi – *Mercredi* d'Anne Berthier aux éditions MeMo, qui était le troisième livre diffusé dans le cadre de Premières pages. *Mon beau soleil* de Natali Fortier chez Albin Michel, *Une chanson d'ours* de Benjamin

Chaud chez Hélium et *Mon arbre* d'Ilya Green chez Didier jeunesse ont également été créés dans ce cadre.

En 2013 l'opération a connu une grosse évolution puisque la CNAF s'est retirée du projet. Le Ministère de la culture a repris l'opération de son côté et c'est à ce moment-là que cela a été transformé en opération de labellisation et de subvention de territoires et que les labellisations ont été étendues au-delà des Départements. Sont labellisés des communautés de communes, des communes, des territoires de tous types avec des projets extrêmement divers puisque le don d'un livre à la naissance des enfants n'est plus une obligation pour concourir à l'opération Premières pages.

En 2016, (2017 est encore une année en construction) on avait 27 territoires labellisés dont une majorité de départements (une vingtaine) pour environ 200 000 naissances concernées tous les ans par l'opération. Depuis deux ans, l'opération s'est essentiellement développée dans la région parisienne (Argenteuil, le département de la Seine-et-Marne, plusieurs communautés de communes dont le Grand-Paris Seine-et-Oise. Il s'agit de la bibliothèque des Mureaux et de l'ancienne agglomération du Val-Maubuée). L'opération s'est également développée sur la façade ouest de la France, pas en Bretagne mais sur des territoires proches comme le pays de Haute-Mayenne pour « Croqu'les mots, marmot », un salon du livre qui a lieu tous les deux ans et qui s'accompagne d'actions de formation et de médiation à destination des tout-petits, l'agglomération de Caen-la-Mer ; le département du Calvados est assez intéressé.

Les projets sont extrêmement diversifiés. Seul un tiers des partenaires a maintenu le livre de naissance qui est par ailleurs diffusé sur des modes très différents (envoi par la poste, remise directe aux parents). Le département de la Somme a mis en place une opération intéressante : un livre de naissance est édité par la bibliothèque départementale et diffusé dans les familles par les puéricultrices à l'occasion de la visite postnatale. Elles apportent le livre et prennent le temps d'expliquer aux parents ce que lire aux tout-petits apporte, à partir de quel âge on peut lire au tout-petit, ce qu'il peut découvrir et quel rôle cela joue par rapport à différents points comme l'éveil culturel, la construction du langage, la découverte de manière générale de la littérature jeunesse.

Autour de cela, un caractère assez pléthorique de projets menés par les territoires, certains sur des projets de médiation avec l'organisation

de salons comme dans le Pays de Haute-Mayenne évoqué plus haut, de rendez-vous divers à destination des parents. Certains territoires privilégient les projets de formation, je pense ici au Département du Loir-et-Cher qui mène un gros travail sur la formation et l'accompagnement des territoires. D'autres organisent de journées d'étude, mettent en place des observatoires construits avec ou inspirés d'A.C.C.E.S. sur lesquels on reviendra peut-être. Je pense au département de l'Hérault en particulier.

À quoi sert *Premières pages* puisque l'on est sur des projets qui émanent principalement des territoires ? Outre les dimensions labellisation et subvention, il y a dans le cadre de *Premières pages* toute une dimension d'accompagnement des territoires que l'on va rencontrer, avec lesquels on va échanger par téléphone pour discuter de l'évolution de leur projet. Et toute une dimension d'échanges de bonnes pratiques puisque tous les ans est organisé un séminaire national à Paris qui permet aux territoires de se rencontrer, d'échanger sur l'évolution de leurs projets. À partir de 2017 nous allons mettre en place des séminaires en régions du fait d'une problématique très concrète, la suppression des trains de nuit qui permettaient à beaucoup de représentants des territoires de venir à Paris à l'occasion du séminaire national. Ces séminaires en régions vont nous permettre d'aborder de manière plus fine certaines problématiques qui se posent pour certains départements, collectivités de communes, communes.

La dernière partie de l'apport de *Premières pages* est en lien avec les partenaires de l'opération, des associations comme A.C.C.E.S., l'Agence Quand les livres reliait, des partenaires institutionnels comme le CNLJ, d'autres partenaires comme le Syndicat national de l'édition. Avec eux, nous travaillons à la construction d'outils qui vont pouvoir servir à l'ensemble des territoires *Premières pages* mais qui sont également, dans la mesure du possible, consultables depuis l'extérieur. Je prends l'exemple de deux outils diffusés sur le site Internet de *Premières pages* (www.premieres.pages.fr) et qui sont par conséquent accessibles à tous : une bibliographie d'ouvrages pour les 0-3 ans réalisée par le CNLJ et actualisée tous les ans, et un guide de bonne facture conçu par l'association A.C.C.E.S., actualisé l'an dernier, à l'attention des professionnels qui accueillent les tout-petits dans leurs établissements.

Un petit mot d'ouverture en lien avec la journée d'étude d'aujourd'hui et surtout avec l'évolution de *Premières pages*.

Des paradigmes ont changé au sein du dispositif. Comme je le mentionnais, les objectifs sont restés à peu près les mêmes : l'éveil culturel du tout-petit, la volonté de faire entrer le livre dans les familles, de réduire les inégalités sociales en donnant à tout le monde la possibilité d'accéder à un livre gratuitement. *Premières pages* était très marqué à ses débuts par les problématiques liées à la lutte et à la prévention de l'illettrisme, ce qui se distingue dans le profil des territoires labellisés dans un premier temps puisque l'opération était largement dirigée en destination des bibliothèques départementales de départements assez ruraux comme le Lot, l'Ain. C'est une tendance qui continue aujourd'hui puisque plusieurs territoires très ruraux continuent à être labellisés, comme la Lozère récemment.

Mais depuis 2013 on s'ouvre à d'autres types de collectivités territoriales en mettant l'accent sur les projets des collectivités, en labellisant des projets qui dépassent le cadre du livre pour s'intéresser à divers autres champs de la production artistique, comme le spectacle vivant dans la ville de Tinguieux ou dans l'Aveyron, comme les arts graphiques dans le département du Lot ou le pays de Haute Mayenne. Il y a eu une véritable réflexion de *Premières pages* en direction des problématiques liées à l'éducation artistique et culturelle. Sans que la question de la prévention de l'illettrisme soit minorée pour autant (*Premières pages* contribue toujours à la prévention de l'illettrisme par les actions menées par les territoires), mais avec une volonté de mettre davantage en avant cette question d'éveil culturel du tout-petit et également de travail partenarial qui se développe de plus en plus dans les territoires, de partenariat entre bibliothèque, qui bien souvent pilotent le projet, et d'autres acteurs du territoire, des artistes, des associations, des lieux culturels comme le FRAC où nous sommes aujourd'hui, qui peuvent aussi participer à accompagner les bibliothèques et de manière générale, tous au sein d'un même territoire à la sensibilisation culturelle du tout-petit dès le plus jeune âge.

Aujourd'hui on commence à voir un peu les fruits de *Premières pages* et je vais finir en citant une enquête qui a été réalisée par le Ministère de la culture en 2013-2014 et dont les résultats ont été diffusés en janvier 2015.

C'était une enquête sur l'éducation artistique et culturelle dans les bibliothèques territoriales qui a montré qu'à cette date de 2015 en moyenne une bibliothèque municipale sur deux et une bibliothèque départementale sur deux menaient des activités autour du livre et de la petite enfance ou des programmes d'action à destination de la petite enfance pour favoriser dès le plus jeune âge cet accès au livre.

Question de la salle

C'est une question par rapport aux festivals puisque les petits sont de plus en plus restreints par rapports aux spectacles vivants, je trouve qu'il n'y a pas beaucoup de sélections faites sur ce qui est proposé aux tout-petits et des budgets qui ne sont pas là.

Colin Sidre

Même si j'évoque le fait qu'on a une croisée des chemins de plus en plus importante entre le livre, le spectacle vivant, les arts graphiques dans le cadre de *Premières pages*, on reste très principalement sur des projets axés autour du livre étant donné que c'est le Service du livre et de la lecture qui pilote le projet *Premières pages*. On est sur un dispositif qui a été pensé autour de cela au début, que les bibliothèques restent pilotes et donc que tous les territoires ne développent pas forcément des projets autour du spectacle vivant. Ceux qui le font sont ceux qui ont déjà une politique forte en la matière. Je pense à la ville de Tinquieux qui a un projet d'éducation artistique et culturelle qui concerne un public qui va des plus petits à 18 ans. On labellise la partie 0-3 ans. Je pense aussi au département des Ardennes qui a demandé la labellisation 2017, et dont la ville de Charleville-Mézières accueille déjà le festival international de marionnettes. Ça, c'est pour la dimension budgétaire. Le fait est que les territoires qui vont mettre des choses en place sont ceux qui ont déjà une assise locale importante. On a aussi plusieurs territoires qui à leur échelle organisent des spectacles, font venir des troupes. Là, c'est une question qui peut se poser mais on a encore peu de recul. Ce sont des pratiques qui ont un ou deux ans... Quelle troupe de théâtre va-t-on solliciter pour intervenir ? Quelle est la qualité des spectacles qui sont mis en place ? Ce sont des choses qui peuvent en partie se résoudre par le partenariat. Si la bibliothèque travaille en collaboration avec des théâtres, des structures qui ont justement ce regard d'expertise sur le spectacle vivant que les bibliothécaires ont sur la littérature de jeunesse, on va avoir des sélections fines de spectacles de qualité qui vont ressortir.

Question de la salle

Je suis éducatrice de jeunes enfants. J'ai une seule question : pourquoi pas la Bretagne ? Ce genre de projet m'intéresse. Pensez-vous aller vers la Bretagne ?

Colin Sidre

Il y a deux éléments de réponse. Il n'y a pas eu de demandes spontanées pour l'instant qui venaient de la Bretagne et la connaissance de *Premières pages* joue à partir du moment où l'on a un territoire labellisé dans une région. On a un effet tache d'huile très net donc il faut trouver le point d'ancrage.

L'autre raison est très matérielle. C'est moi qui coordonne et je n'ai pas le temps tous les ans de travailler toutes les régions et la priorité de *Premières pages* en termes d'efforts, même si cela ne se ressent pas beaucoup pour l'instant sur la carte des territoires, a été le quart nord-est de la France où l'on a un seul projet labellisé sur le quart nord-est Alsace-Lorraine, Champagne-Ardennes et Franche-Comté-Bourgogne, ce qui fait que la majorité des échanges avec les acteurs locaux se sont concentrés sur l'est. Troisième raison, je suis aussi du nord-est donc j'ai un tropisme qui fait que je connais davantage les projets de la région que les projets bretons mais tout cela a vocation à se développer.

Une autre problématique se pose, et l'on touche là à une des limites de l'opération *Premières pages* : les projets labellisés sont bien souvent subventionnés et, pour que l'administration centrale du Ministère de la culture puisse accorder une subvention à un territoire, il faut qu'elle soit d'une importance minimale pour éviter une dispersion des budgets, ce qui fait que l'on travaille principalement à l'échelle départementale ou à l'échelle des grandes villes ou des grosses agglomérations. Cela provoque un écueil, un angle mort qui se développe dans le cadre de *Premières pages* et l'on a beaucoup de territoires de cet angle mort qui nous contactent pour être labellisés, avec lesquels on ne sait pas comment travailler pour l'instant, qui sont ce que je regroupe dans la case des villes moyennes, c'est-à-dire les villes trop grandes pour travailler avec les bibliothèques départementales de prêt et trop petites pour arriver à des budgets de programmes d'action sur les 0-3 ans suffisants pour être labellisés, ou qui risquent de ne pas avoir de visibilité dans les projets de *Première pages*. C'est un enjeu important. Le label *Premières pages* apporte avant tout de la visibilité aux projets labellisés, il s'agit d'une petite opération et si on labellise trop de territoires par an on risque très vite de

se retrouver noyés sous les projets, de telle sorte que l'on ne pourra plus les mettre en valeur de la même manière et que la labellisation perdra à ce moment-là de son sens. On a cet angle mort formé par ces villes moyennes qui nous contactent avec des projets de qualité mais classiques, qu'on peut difficilement labelliser.

Question

Je travaille à la bibliothèque de Rennes. Je rebondis sur la question de Gaëlle parce qu'on travaille ensemble avec une crèche de Rennes et l'on essaye d'organiser une action autour de la petite enfance. Du coup, à l'échelle d'une ville comme Rennes, la labellisation est envisageable, si j'entends bien. Ce sont surtout des projets qui doivent être menés en partenariat avec d'autres établissements culturels, des associations culturelles et pas seulement avec les crèches ?

Colin Sidre

Deux éléments de réponse : j'évoquais la taille du territoire, mais dans tous les cas à chaque fois, pour un partenariat, on aborde la question du projet du territoire puisque c'est avant tout un projet qu'on labellise. En l'état, je ne peux pas donner d'éléments de réponse. On a une ou deux villes moyennes qui sont labellisées mais sur des projets qui relèvent de la démarche laboratoire ou du projet de qualité exemplaire, je pense à la ville de Tinquieux en particulier que l'on a évoquée. C'est difficile de donner cas par cas des éléments de réponse immédiatement. C'est un point dont on peut discuter après ou dans un autre cadre.

L'autre élément de votre question portait sur le partenariat. C'est un point auquel on est très sensible pour les labellisations *Premières pages*. D'une part la bibliothèque ne fait pas cavalier seul et d'autre part un des objectifs de *Premières pages* est de créer des liens entre les structures de la petite enfance et les bibliothèques. C'est un point auquel on est attentifs. La pertinence des partenariats dépend de la pertinence du projet. On ne peut pas évaluer l'un indépendamment de l'autre, mais on va plus être attentif au fait que si la bibliothèque peut se pencher sur tel champ, il y a une collaboration possible et avec quel type de partenaire. On va aussi utiliser les réseaux de *Premières pages* puisque via ses partenaires il y a des réseaux associatifs qui se forment et, en territoire de contact, on va demander si vous avez identifié tel partenaire, si vous travaillez avec lui, sans obliger le territoire à travailler avec parce qu'il peut y avoir de très bonnes raisons d'absence de partenariat, mais on va être attentifs à ces points-là.

colin.sidre@culture.gouv.fr

Krystel Lavaur,
chargée de projets éducatifs, FRAC Bretagne

L'art pour se construire : l'art contemporain et la petite enfance, balbutiement et expérimentations

Je suis chargée de projets éducatifs au FRAC Bretagne, ce qui ne doit pas signifier grand-chose pour vous. En fait je fais partie du service éducatif, composé actuellement de cinq personnes qui ont différentes casquettes – je dis casquettes car on agit uniquement en matière de référence, dans la mesure où l'on prend tous les publics qui arrivent au bâtiment. Parmi ces casquettes, il y en a une que je développe depuis environ quinze ans, qui est la relation avec la petite enfance, d'une manière assez expérimentale d'abord pour moi mais aussi pour le FRAC puisque lorsqu'on a commencé cette expérience je n'ai trouvé qu'un autre FRAC qui travaillait aussi avec des crèches.

Le FRAC Bretagne est installé à Rennes depuis 2012, on essaye de ne plus dire que c'est un bâtiment récent avec une architecture contemporaine, tout cela est vrai. Il faut savoir que le FRAC existe depuis 1981 et que depuis cette date, jusqu'à 2012, nous avons mené des projets sur tout le territoire breton à travers différents types de structures, aussi bien des structures culturelles que des structures complètement éloignées du domaine de la culture. Ce faisant nous travaillons en général (en général, parce qu'au fur et à mesure, nous essayons d'alléger un peu le projet) avec les œuvres de la collection car la mission première d'un FRAC est la collection, c'est-à-dire l'acquisition et la conservation des œuvres. Sa seconde mission est la diffusion des œuvres qui vont toutes servir à des accrochages dans d'autres structures qui ne sont pas toujours faites pour recevoir des œuvres, par exemple une école maternelle ou un CHU. Nous travaillons de la même façon avec ces deux types d'établissements en essayant de trouver un dispositif qui va nous permettre de montrer ces œuvres au plus grand nombre.

La troisième partie des missions du FRAC – qui est pour moi la plus importante – c'est la sensibilisation et j'aime beaucoup ce mot de sensibilisation par rapport au mot médiation, parce que c'est quand même rendre sensible l'œuvre au regard du public et c'est vraiment le corps de notre métier. On a catégorisé tous ces publics : par exemple les publics scolaires et hors temps scolaire, tout ce qui est le monde des adolescents en particulier, avec une personne chargée des partenariats avec ce type de structures ; une

autre personne s'occupe des relations avec le monde du handicap et moi, je travaille notamment sur la petite enfance. J'ai fait un parcours assez long pour arriver à la petite enfance, je suis « descendue » du CM2 à la naissance ! Quand je suis arrivée au FRAC ma « spécialité » était l'accueil du public scolaire à partir de la grande section de maternelle. Les enfants ont commencé à grandir, ils sont à l'école, en apprentissage.

Il s'est avéré que parmi tous les partenariats que développe le FRAC Bretagne, nous avions à l'époque, au début des années 90 (nous étions à 17 km de Rennes dans un bâtiment qui ne recevait pas le public, un FRAC de première génération), une galerie au Théâtre National de Bretagne et en face il y avait une école maternelle qui faisait traverser les petites sections de maternelle (les actuelles TPS) pour venir voir les œuvres du FRAC dans cette galerie.

À partir de cette classe en particulier, j'ai commencé à développer des ateliers de pratiques artistiques au sein de la galerie, de façon extrêmement modeste, pour que les enfants à chaque fois aient une lecture différente des œuvres et une petite animation/manipulation sur place. Cela a duré trois ou quatre ans et j'ai trouvé que cette classe de TPS était vraiment très intéressante. Développer des ateliers de pratique artistique pour les plus jeunes était quelque chose qui m'interrogeait beaucoup parce que j'essayais à chaque fois de me raccrocher à la pratique de l'artiste pour qu'il y ait un lien entre la compréhension de l'enfant et l'œuvre. C'est le plus difficile parce qu'à chaque fois il faut tirer une piste de lecture qui vient de l'enfant et une piste de lecture de l'œuvre qu'il est en train de regarder. On est vraiment une interface entre les deux. On a continué les accrochages en école.

Le FRAC mène depuis des années des formations en parallèle sur le territoire avec des corps de métiers complètement différents comme les médiathèques, les médecins du CHU, les agents des collèges, les directeurs d'établissements, et l'on a diffusé un peu plus loin ce principe de formation. On s'est dit que par rapport à ces formations dans les structures culturelles, nous sommes sollicités d'un côté par des artistes qui nous demandent de faire des ateliers avec nous et de l'autre par des structures culturelles qui nous demandent si on ne connaîtrait pas un artiste qui pourrait faire des ateliers avec nous. On s'est dit qu'on allait essayer

de monter une formation croisée qui mêlerait des animateurs socioculturels et des artistes. Nous l'avons fait. Nous avons ciblé un public tous champs confondus. Nous avons envoyé cette proposition à la direction Petite enfance de la ville de Rennes qui nous a répondu que ce n'était pas comme cela que ça fonctionnait, qu'il ne pouvait pas y avoir une formation montée ainsi, qu'il aurait fallu qu'on la co-construise ensemble de manière à toucher les publics liés à la petite enfance. Cela nous a beaucoup intéressés parce que le partenariat co-construit est un des fers de lance du FRAC. Nous sommes allés à la rencontre de la direction Petite enfance, cela a été très lent, très long, il y a eu beaucoup de rebondissements et cela a pris ensuite des formes assez étonnantes. Avec la direction Petite enfance nous avons essayé de déterminer les publics. J'ai été très franche avec eux en leur disant que je n'avais jamais vu une crèche de ma vie, que je n'avais pas d'enfants et que je me sentais en dehors ce monde. Je vous ouvre le monde de l'art contemporain, ouvrez-moi celui des crèches ! C'est parti sur cette idée. J'ai commencé à visiter un certain nombre de crèches de la ville de Rennes pour essayer de faire un état des lieux des productions mais aussi des limites et des contraintes des agents dans leurs métiers, de savoir comment fonctionnait un atelier avec un tout-petit, quel était le temps d'écoute d'un tout-petit, quel était son temps de patience, qu'est-ce qui attirait son regard. C'était plutôt des séances d'observation et de questionnement avec les personnels qui m'ont énormément enrichie et permis d'enrichir la future formation.

À partir de là, nous avons monté, à la demande de la ville de Rennes, une formation qui a pris le nom de « L'art en tout-petit » ; elle existe depuis 2010 et a elle-même fait des bébés. C'est la première fois que cela nous arrive au FRAC, on en est à la dixième session de « L'art en tout-petit ». La ville de Rennes nous sollicite chaque année, il y a eu une seule année où l'on n'a pas pu la faire. Il y a une formation pour les agents au moins. Pour créer cette formation on a choisi un public cible comme on le fait souvent, on appelle cela un groupe porteur, et, toujours conjointement avec le service petite enfance, on a choisi les éducatrices de jeunes enfants en se disant qu'en coordination par rapport à la crèche c'était plus intéressant. Nous avons sélectionné 17 stagiaires qui correspondaient aux 17 crèches de la ville de Rennes pour venir pendant cinq jours au FRAC découvrir l'art contemporain.

Découvrir l'art contemporain, ce n'est pas comme lorsque vous entrez au musée des Beaux-arts de Nantes ou de Rennes où soudainement vous êtes face à des choses que vous allez reconnaître tout de suite. Vous êtes dans un univers « esthétique ». Vous arrivez au FRAC en plein milieu de la biennale de Rennes, ça chamboule un peu tout. Ce chamboulement est intéressant parce que c'est aussi cela que l'on voulait faire passer auprès des agents, reprendre les œuvres au niveau de ce qu'elles sont, c'est-à-dire des fondamentaux de la création des œuvres et que cette formation en particulier soit axée sur une forte présence de la pratique artistique et non pas de la théorie.

Sur les cinq jours, on a créé au moins une journée, au tout départ de la formation, d'ateliers de pratique artistique à l'école des Beaux-arts de Rennes. On était dans les anciens bâtiments avec cette idée qu'en touchant du doigt la pratique artistique, d'autres choses allaient naître. Nous avons ciblé cette formation sur des temps définis répartis sur trois mois (2 fois deux jours et 1 jour), je demandais aux stagiaires de venir actives (pas vu encore de messieurs à ces stages) durant la formation. Cela voulait dire que je leur donnais tout ce qu'on pouvait leur offrir en créativité, en idées, en ressources visuelles par rapport aux artistes qui font la collection du FRAC Bretagne, mais, en retour, je leur demandais de devenir animatrices d'un atelier en crèche. Et là cela devenait plus compliqué parce que cela veut dire que l'on bouscule, qu'on s'éloigne de la pâte à sel et des empreintes de peinture. Cela pour essayer de se rendre compte qu'avec des éléments très simples on pouvait offrir aux tout-petits d'autres sensations, d'autres créations, d'autres échelles aussi. C'était l'idée de décaler leur pratique, de les faire quitter, non pas leur métier, mais de prendre dans le nôtre un certain nombre de choses qui allaient les aider dans le leur.

Si je vous montre cette photo de la première formation (projection d'une photo de l'ancienne salle du FRAC dans une ancienne école privée de 400 m² au sol de briques, avec des huisseries en bois dans le bureau du FRAC, une pièce de 30 m² dans laquelle on doit faire tenir 22 personnes et deux œuvres d'art contemporain), c'est un peu pour transposer la façon dont j'ai pu moi-même comprendre les pratiques dans les crèches. Quand j'ai visité les crèches, j'ai noté ces questions d'empreintes, beaucoup de peinture. La question du modelage, de la pâte à sel, était toujours présente, mais la question des empreintes de peinture m'avait beaucoup marquée.

J'ai choisi pour chaque formation un thème nouveau, le premier étant la question de l'empreinte. J'ai choisi une œuvre de Claude Viallat qui est dans la collection, une grande toile de tente sur laquelle on retrouve les motifs de haricots de l'artiste. Claude Viallat dans sa pratique nous entraîne dans la question du support, la toile libre, de tout ce qu'on peut inventer en matière d'outil pour transformer la forme. Dans ces formations, je demande aux éducatrices de faire une lecture d'œuvre, je ne leur donne pas beaucoup de données au départ. Je leur demande de lire ce qu'elles ont sous les yeux, de me dire ce qu'elles voient et à partir de ce qu'elles voient je retricote pour leur donner vraiment l'intégrité de l'œuvre de cet artiste. À partir de cela on crée un deuxième temps de pratique artistique.

Au tout départ, on a fait appel à des formateurs en arts plastiques pour les éducateurs. Lors de la première formation, (photo atelier école des Beaux-arts de Rennes) on va développer un atelier de près de trois heures à l'école des Beaux-arts, sur des très grands supports avec une contrainte et un cahier des charges parce qu'on était toujours drastique et on leur disait : « il faut que vous pensiez que ce que l'on vous apprend est transférable auprès des tout-petits et que les ateliers doivent se mettre en place facilement, se démonter facilement, nécessiter peu d'outils, peu de choses à nettoyer car sinon elles seraient être vite débordées ». C'était l'idée. On leur a donné des draps, des nappes et à chaque fois on recadrait par rapport aux possibilités.

(Un diaporama défile.)

Dans le diaporama, je vous ai mis des choses assez étonnantes parce que nous soulignons ce qui peut ne pas aller aussi. Sur cette photo, on travaille sur les outils. Avec un simple pinceau transformé avec de la ficelle ou de l'élastique, on modifie la trace. On est dans ce qu'on appelle les fondamentaux des arts plastiques. Sur cette photo, ils travaillent avec des choses qui viennent des bibliothèques. Ces pochoirs sont les supports des énormes rouleaux de plastique que reçoit ma collègue de la documentation pour couvrir les livres : je les retire à leur arrivée, je les découpe et ils servent de pochoirs. L'idée est de récupérer ce qu'on a autour de nous et de voir comment on peut s'en servir différemment.

À la fin de la formation, il y a un temps de bilan où les éducatrices reviennent avec des idées d'ateliers développés dans les crèches. Il faut savoir que, dans cette formation – je parle de l'aspect plastique – il y a les journées liées aux œuvres de la collection, mais aussi une journée consacrée aux

livres d'artistes d'une manière ou d'une autre parce que dans la collection du FRAC Bretagne nous avons 5 800 pièces d'art contemporain sur 585 artistes, mais surtout 1 800 livres d'artistes. C'est une ressource assez incroyable et je la mets toujours dans la formation au regard de la littérature jeunesse, des albums, des livres d'artistes pour enfants, de Komagata, de Tullet, de tous ceux que vous connaissez, pour voir les liens que l'on peut créer entre les deux et mettre en évidence qu'ils ne sont pas si distants les uns des autres. Les deux sont des artistes de toute façon et l'on peut voir comment on peut se réapproprier aussi ce travail-là pour en faire autre chose.

(Photo d'une crèche). C'est un atelier dans la crèche Alain Gerbault à Rennes à partir de cette idée de faire travailler les enfants sur un grand support. Vous avez une utilisation de ces fameux ronds de carton. Une autre photo dans une crèche de Rennes, cela m'a fait beaucoup sourire parce qu'il y avait une semaine sur le goût. On n'avait pas montré d'œuvre de référence, c'est venu tout seul et c'est assez remarquable. L'idée était d'investir des assiettes en carton avec plein de couleurs pour faire une sorte de grand repas que les éducatrices étaient venues installer sur une porte à la verticale, à un détail près, c'est que quand elles sont revenues pour faire le bilan je leur ai dit, il y a un très grand artiste qui a fait cela, il s'appelle Daniel Spoerri et en effet il a figé des repas entiers sur des toiles ou des supports plus solides. Elles ne le connaissaient absolument pas et des liens comme celui-là se sont tissés au fur et à mesure.

Je vous montre une photo d'une deuxième session consacrée au volume avec une œuvre faite de cartes à jouer, simplement pour vous montrer l'évolution. Comme je pense aussi aux éducatrices et aux méthodes de travail, je me suis dit que si chaque année je leur faisais la formation de la même façon avec le même thème, il n'y aura pas d'enrichissement dans les équipes et que donc il faut trouver un stratagème pour qu'il y ait du lien réel entre les gens eux-mêmes parce que s'il n'y a pas de lien, il n'y en aura pas non plus avec les tout-petits dont elles ont la charge. L'idée a été de créer ce lien en modifiant le terme de la formation : les premières avaient travaillé sur le support, les secondes, sur le volume. Depuis il y a eu le pli, le repli, le jeu, formes et couleurs, le geste. Comme ce sont à chaque fois des agents de la ville de Rennes, elles travaillent ensemble. Cela veut dire qu'après cela elles pouvaient créer des liens, se questionner : « qu'est-ce que tu imagines faire à tel endroit ? On peut rajouter cela. » C'est comme cela que l'on travaille

au FRAC, on se parle, on construit ensemble avec plein d'idées différentes de façon à faire sortir un objet cohérent.

Cette œuvre est donc un tableau fait de 6 000 cartes à jouer. Je me suis dit que vu le thème elles allaient s'attendre à une sculpture, à un énorme volume mais comme je suis contrariante, j'ai montré cette œuvre. Un tableau de cartes, ça a du relief, c'est du jeu aussi, c'est un jeu visuel. C'est un tableau de David Mac, un artiste anglais. Ce tableau tourne énormément, il a circulé dans un certain nombre d'écoles et de médiathèques et de maternelles aussi parce qu'il est très séduisant mais c'était la question de répéter un même motif et donner du volume par les répétitions.

Je voulais aussi vous montrer les contraintes (photo). On a apporté des tonnes de choses à l'école des Beaux-arts, autant des matériaux végétaux que plastiques, industriels (des cartons, des boîtes, des papiers...). Tout ce qu'on a pu trouver pouvait être répété. Dans les crèches par exemple, les petites boîtes de médicament que l'on jette vont devenir le support d'une ville utopique, on les utilise en briques. On avait mis dans ces objets des matériaux séduisants (les feuilles par exemple) et d'autre non utilisables en se demandant ce qu'elles allaient en faire en tenant compte de la façon dont le tout petit regarde, touche, construit. Cela a été compliqué pour elles car elles ont fait quelque chose de très figuratif (photo : un arbre avec ses feuilles). Et l'on arrive en leur disant « Vous pensez que le tout-petit va réussir dans cette voie-là ? Peut-être faut-il se l'approprier différemment ». J'ai impliqué mes collègues du service, et notamment ceux des Beaux-arts de Saint-Brieuc, dans cette aventure ; je leur ai donné un matériau hyper séduisant, des ballons, et je les ai laissés s'empêtrer près d'une heure avec leurs ballons. Elles ont produit des choses avec leurs ballons puis au bout d'un moment je dis à ma collègue qui gonfle des ballons « si tu demandes à un enfant de trois ans de gonfler des ballons cela va être compliqué. On ne peut pas l'utiliser dans son volume, il faut l'utiliser autrement. » Ensuite elles sont parties sur un atelier sur le goût. Elles ont fait des pizzas remarquables, mais à la fin je voulais les amener à constater qu'elles ne pouvaient pas utiliser de ballons en crèche parce que c'est ingérable et toxique. La réponse était déjà dans l'objet proposé. Réfléchir ainsi fait partie des enjeux de la formation.

Cette formation a fait des bébés. Nous travaillons depuis quinze ans avec le musée d'Art et d'histoire de Saint-Brieuc pour lequel nous montons des expositions estivales à partir des œuvres

de la collection et il s'avère que la ville de Saint-Brieuc voulait avoir accès à la formation pour les tout-petits et m'a proposé un nouveau challenge : un budget plus restreint, des professionnelles à déplacer puisqu'elles devaient venir au FRAC et un déménagement aussi puisque la formation de Saint-Brieuc a débuté en 2013 et que nous étions installées dans ce nouveau bâtiment, avec un nouvel outil en main. Je ne voulais pas réitérer la même chose donc le choix s'est porté cette fois sur des binômes travaillant dans le secteur petite enfance, des bibliothèques, des animateurs sociaux culturels, et je crois qu'il y avait une puéricultrice dans ce groupe. La ville de Saint-Brieuc a proposé à ses agents quelque chose d'assez étonnant : elle a monté une formation sur trois ans avec les mêmes agents, dix-sept personnes de la ville de Saint-Brieuc sont venues pendant quatre jours répartis sur trois mois. Cette question de la temporalité est vraiment au cœur de la formation parce qu'il faut le temps de « digérer » l'art contemporain, de voir tout ce qu'on peut leur montrer et pour moi, c'était aussi l'idée d'avancer avec le même groupe et de voir l'évolution des pratiques.

(Photo de la dernière formation)

L'idée cette fois était de travailler au tout début avec la Biennale de Rennes, c'était la question du jeu, et au fur et à mesure d'aller de plus en plus sur des thèmes assez pointus (photo de la dernière session). Au lieu de faire intervenir une formatrice petite enfance, j'ai décidé de travailler directement avec une artiste qui est à Rennes, Marine Bouilloud, qui a tout un travail sur la couleur. Je lui avais dit que le groupe avait déjà travaillé la peinture donc et elle a choisi de travailler avec du papier, mais la couleur était envisagée dans ses contrastes, dans ses rapports de force. Elle les a fait travailler sur le positif, le négatif et l'on a essayé d'aller dans l'éveil même puisqu'on avait choisi une session noir et blanc pour questionner le regard du tout petit face au noir et blanc, et une session en couleur. Cette formation s'est terminée au bout de trois ans. Elles sont reparties avec tous leurs bagages et cela a fait beaucoup d'effet de réseau sur le territoire briochin puisque des ateliers se sont mis en place maintenant dans les structures. Cela continue actuellement sur Montfort Communauté avec un projet que l'on porte depuis quelques années et qu'on a ouvert à la petite enfance, qui concerne les médiathèques du territoire de Montfort Communauté.

Pour en revenir au domaine du livre, il y avait, comme dans la formation de Saint-Brieuc, l'idée de pousser les professionnelles de plus en plus dans la

réflexion et je me suis dit que le mieux, à la fin, serait une forme de cadeau, de florilège à la formation : leur faire créer un livre. C'était très ambitieux de créer un livre en une journée, et l'on s'est allié à Julien Duporté qui est un artiste rennais. Il a un atelier de sérigraphie qui s'appelle Le presse-purée (à Rennes) et a déjà beaucoup travaillé avec nous. Je l'ai rencontré quelques mois avant en lui disant à peu près tout ce que l'on avait mis dans la formation sur la question des couleurs, jeux de couleurs et superpositions, et lui ai demandé s'il était possible de créer un livre dans la journée avec un principe sérigraphie qui allait les éloigner un peu du travail manuel. Il a travaillé sur les questions des formes et l'on a créé dans la journée un petit livre sérigraphié qui respectait aussi le principe de la formation avec un côté en noir et blanc et un côté en couleur. Les stagiaires sont parties avec leur ouvrage.

Ces acquis viennent aussi de tout ce que l'on peut porter au sein du FRAC mais il n'en reste pas moins qu'il fallait pour continuer ces formations que je reste en contact avec le tout-petit. J'ai du mal à former les gens quand je ne sais pas très bien quel public ils touchent eux-mêmes. À notre arrivée dans le nouveau bâtiment, pleine d'enthousiasme, je me suis dit que j'allais essayer de créer un atelier consacré uniquement aux crèches.

J'ai créé ce que j'appelle « Les Archimilabs », ateliers de pratiques artistiques à destination des crèches. Je n'en fais pas beaucoup parce que c'est très long à mettre en place. Il y en a à peu près un par exposition maintenant. Cela dure à peu près deux heures de présence au FRAC et deux heures de découvertes pour six petits de la crèche puisqu'il y a à chaque fois trois accompagnants.

(Photo diaporama)

Quand on accueille les enfants, nous les mettons dans la situation dans laquelle vous êtes, dans l'auditorium, pour leur faire découvrir un peu tous ces volumes, tous les espaces du FRAC. Nous faisons une longue promenade et au fur et à mesure on les fait entrer dans l'exposition et l'on génère deux temps, un temps de visite d'exposition et un temps d'atelier.

Je vais vous montrer un Archimilab qui a certainement marqué les collègues qui sont dans la salle, celui sur une exposition bien particulière qu'on avait, il y a trois ans, une exposition de Dieter Roth qui touche le livre. Dieter Roth est un artiste allemand qui avait décidé de mettre tout son travail dans sa maison d'édition. Il a créé des livres d'artistes. C'est un ami qui lui a demandé de créer

le tout premier pour son fils, un enfant de sept ans. L'idée était d'essayer de faire autre chose que ce qui était fait en 1957. Le livre en question est un coffret contenant un livre sérigraphié et un livre de transparents. La démarche de l'artiste est simple : il a une idée et va jusqu'à l'épuisement total de son idée dans son travail. Il va passer par toutes les phases de la création, que ce soit du volume, de la peinture... Il offre aussi au public les transparents du livre pour continuer à développer l'idée. J'ai reçu la crèche Colette, qui est la crèche de proximité, avec six enfants autour d'une lecture de ce livre et à partir de là, du développement de ce qui s'appelle l'Archiminilab.

On a fait une visite d'exposition, puis la découverte du livre et ensuite je leur ai donné un petit jeu de transparents très simple à disposer sur les fenêtres du FRAC qui sont très grandes avec le paysage extérieur. Il y a par la suite le deuxième temps, l'atelier art plastique où chaque enfant va se mettre à créer quelque chose. Je leur donne des plaques de plexiglas et des morceaux de plastique transparent qui sont les chutes du jeu. Ils créent, remplissent la plaque selon leur envie et pour donner une impression encore plus importante à ce travail-là il y a un petit outil qui est venu au milieu, un rétroprojecteur qui permet de transférer le travail de l'enfant sur le mur. À la fin il y a tout un travail oral de reconnaissance des formes par rapport à ce qui est sur le rétroprojecteur qui est transféré sur le mur et puis tout un jeu qui dure à peu près deux heures pour le tout-petit.

On essaye de faire ces ateliers à chaque exposition. C'est celui qui a le plus marqué parmi les plus récents. Il y en a un en préparation sur l'exposition que l'on a sur les murs. J'ai essayé de faire très, très vite, il y a beaucoup d'autres choses à dire, mais il y a d'autres intervenants.

Question de la salle

Est-ce que les parents viennent ensuite avec les enfants au FRAC ?

Krystal Lavour

C'est amusant ce que vous dites parce que j'ai pris rendez-vous avec le Conseil départemental, il y a une semaine, qui m'a posé cette même question. C'est quelque chose que pour l'instant je n'avais pas envisagé. Je m'étais focalisée sur la formation en ne pensant pas qu'elle aurait cet impact-là. Je ne mesurais pas du tout ce que ça allait entraîner mais c'est une question que je commence à me poser. Il faut savoir que comme nous sommes un FRAC nous travaillons avec des relais et que tout ce qui se passe après c'est aussi ce qui se passe dans les crèches et le lien avec les parents se fait par là. Je ne suis pas du tout en capacité de mesurer si des parents reviennent avec leur tout-petit. Ici il y a le filtre de la billetterie et je ne sais pas du tout.

Question de la salle

Par rapport au temps avec les enfants, deux heures, cela paraît beaucoup pour des tout-petits, comment est-ce au niveau de l'attention ?

Krystal Lavour

C'est très segmenté. Il y a le temps d'arriver, le temps de poser les vêtements, le temps d'aller aux toilettes, le temps de découvrir l'espace et ensuite on monte dans les espaces de l'exposition. On va choisir une œuvre, deux au maximum, que l'on prend le temps de regarder et l'on regarde ailleurs aussi pour voir les choses différemment. Il y a un goûter au milieu, un autre temps pause pipi et puis surtout ce sont de petites actions très courtes. Ce que je disais à propos des vitres a duré à peine dix minutes. Il y a une éponge et les plastiques et après on enlève tout et l'on passe à autre chose. Je segmente au maximum de façon à ce qu'ils ne se lassent pas trop. Jusqu'à présent cela a à peu près marché. C'est deux heures pleines, c'est-à-dire qu'après il faut compter vingt minutes pour remettre les manteaux et repartir et vous avez vu comment est configuré notre bâtiment, il y a une marche importante à faire.

Livres cités

Cinq méditations sur la beauté - François Cheng, Le Livre de poche

Tables rondes du colloque
La beauté dans la vie de bébés,
des évidences en questions
(FRAC de Rennes)

Table ronde numéro 1

Jeanne Ashbé, auteure et illustratrice
Martine Bourre, auteure et illustratrice
Christine Morault, éditrice, Éditions MeMo

Modération : **Zaïma Hamnache, responsable secteur formation BNF/CNLJ**

Zaïma Hamnache

Il était difficile de ne pas consacrer un temps aux créateurs de littérature de jeunesse dans la thématique de la journée et pour cela nous avons choisi d'inviter trois illustres représentantes de la littérature de jeunesse aujourd'hui : Jeanne Ashbé et Martine Bourre, auteures illustratrices, et Christine Morault, éditrice.

Nous mesurons tous, nous qui utilisons les livres avec les enfants et surtout dans le cadre de l'expérience d'A.C.C.E.S., à quel point la littérature construit les enfants. Comment construit-elle les enfants ? Je ne sais pas, on ne sait pas, mais quand on voit aujourd'hui la richesse des hypothèses langagières que les enfants peuvent faire grâce aux livres que vous auteurs, éditeurs nous proposez et, Evelio disait ce matin que les enfants sont capables de dire des choses qu'ils n'ont jamais entendues. C'est toute la richesse des livres, des images et des textes que vous proposez, qui à mon avis amène cela. C'est extraordinaire. Merci de faire de beaux livres, de faire des livres exigeants, des livres vrais et qui touchent les enfants.

Je travaille au CNLJ, le Centre national de la littérature pour la jeunesse et je vois arriver 5 000 albums par an, rééditions incluses. On a parfois des indigestions tellement il y a de livres. Il faut en regarder 200 ou 300 par mois et puis quelques-uns émergent, et les vôtres en particulier. Dans ce travail de sélection, j'attire votre attention, entre autres, en tant que médiateur, car on a un gros travail d'exigence quand on choisit des livres pour les petits. Il y en a beaucoup, beaucoup de moyens, de pas trop mal faits, mais peu de livres vrais.

Parmi ces trois invitées du colloque, je vais commencer par présenter Jeanne Ashbé. Elle a écrit plus de 60 livres, est traduite en quinze langues et travaille depuis plus de vingt ans à produire des livres pour enfants, exclusivement à l'École des loisirs/Pastel. Si je devais caractériser ses livres, je dirais que ce sont des livres qui parlent aux enfants et non des livres sur les enfants. Jeanne Ashbé passe beaucoup de temps avec les tout-petits, à présenter ses livres. Elle fait un gros travail de promotion, les présente, les raconte, les anime auprès des enfants, mais aussi auprès des adultes qui les accompagnent.

Jeanne Ashbé

Je passe beaucoup de temps à lire des livres aux bébés et à rencontrer ceux qui les leur lisent, mais il faut que l'on sache que ce n'est pas dans un esprit de promotion de mon travail, mais plutôt parce que je me suis rendu compte que lire un livre aux enfants nourrissait beaucoup. Cela nourrit mon émerveillement devant ce qu'ils sont capables de faire. C'est gentil de nous lancer des fleurs, mais je crois que les enfants sont les principaux acteurs de ce qu'ils font de magnifique avec ce qu'on leur propose et ce n'est pas dans un esprit de promotion que je me déplace comme cela.

Zaïma Hamnache

Le mot était mal choisi, je voulais lui donner le sens de travail d'incitation, d'accompagnement. Pour moi c'est plutôt une qualité et l'on a de la chance que les auteurs puissent aller ainsi à la rencontre des enfants et des adultes. Jeanne Ashbé aussi a été désignée pour être la première marraine de l'opération Premières pages dont Colin Sidre nous a parlé ce matin.

Martine Bourre est auteure et surtout illustratrice. Elle a publié plus de cent livres. Elle travaille depuis 43 ans. Son travail est extrêmement varié. Elle utilise la gouache, le pastel, les papiers déchirés, des cartons et travaille souvent en collages. C'est comme cela que la désigne un peu son travail. Elle a plusieurs éditeurs : Rue du monde, MeMo, Pastel, mais surtout les éditions Didier jeunesse. Elle est à l'origine du lancement de la collection Pirouette cacahuète que Charlotte Mollet a inaugurée en 1994 et a largement contribué à son rayonnement.

Christine Morault est la fondatrice avec Yves Mestrallet des éditions MeMo en 1993. Sa particularité est d'éditer pour les enfants des livres d'artistes d'hier et d'aujourd'hui. Elle accorde une attention toute particulière l'objet livre. Elle n'hésite pas à utiliser un beau papier épais, et souhaite que le livre soit proche à la matérialité de de l'œuvre originale « pour créer des situations graphiques fortes et signifiantes. » MeMo a créé un certain nombre de collections pour les tout-petits en particulier Tout-petits cartons, mais aussi Tout-petits Memômes. Vous éditez Anne Bertier, Janik Coat, Anne Crausaz, Malika Doray, Olivier Douzou...

Pour commencer, c'est une journée sur les livres et les tout-petits, je voulais vous demander à toutes les trois qui avez beaucoup publié si vous avez une démarche particulière de création lorsque vous créez un livre pour les tout petits ?

Jeanne Ashbé

En comparaison de ce que ce serait de créer pour des enfants plus grands ? Je n'ai pas beaucoup d'expérience. Je le dis en boutade mais c'est une partie de ma réponse. Sur l'ensemble des livres que j'ai faits, une très, très grande majorité s'adresse aux tout-petits enfants et ce n'est pas une démarche volontaire de ma part. Je fais des livres qui me sortent du cœur et c'est déjà une réponse à la question. J'ai une disposition d'esprit que je ne choisis pas, qui s'impose à moi. C'est une question un peu abyssale parce que je ne possède pas la recette. Je ne l'ai ni pour moi-même, ni encore moins la capacité d'aller la capter quelque part pour la partager.

Je peux conter l'histoire d'un de mes livres parce que chacun finalement est une petite aventure avec un début que je peux raconter, un milieu... La fin, c'est vous qui décidez. Je peux peut-être parler de mon dernier livre qui s'appelle La Fourmi et le loup et qui me tient particulièrement à cœur parce qu'il fait partie de ces livres qui ont mis beaucoup de temps à germer. Cela répond en

partie à la question. Ce n'est pas le cas pour tous mes livres, il y en a qui surgissent et qui vont plus vite, mais dans l'ensemble je reconnais que je suis particulièrement lente. Je n'en suis pas très fière, mais c'est comme cela que ça se passe.

C'est le cas pour ce livre-ci. Je vais vous le raconter image par image. Ce livre a démarré il y a longtemps. J'étais dans un avion, toute seule. J'allais au Salon du livre de Rome et, devant moi, il y avait un papa avec un petit de moins de deux ans puisqu'il n'avait pas de siège attitré. Au moment du départ, ils ont collé leur nez sur le hublot de l'avion et j'ai entendu le papa commenter ce qui se passait sous leurs yeux. Il disait à son petit garçon « regarde les autos, elles sont toutes petites toutes petites et les avions, ils sont tout petits petits », et la jubilation de l'enfant était tellement perceptible que j'en captais les ondes sous mon siège un peu plus loin. Cela m'a fait revenir en bouffée quelque chose que j'avais envie de chercher et envie de mettre en livre, ce rapport au minuscule qui intéresse beaucoup les bébés.

Quand on a bien nettoyé par terre, il vous regarde et vous apporte une miette entre le pouce et l'index comme si c'était un trésor, ou un petit grain de riz sur le doigt. Ce sont des choses merveilleuses pour eux. On sait que les enfants voient de petites choses dans les images, mais comment mettre en scène quelque chose de minuscule, en l'occurrence une fourmi qui restera minuscule. Je ne veux pas un livre sur une fourmi grande comme la page, mais je veux qu'elle reste très petite. Les années passent et une idée me trotte en tête petit à petit. J'ai organisé autour de cette histoire qui est devenue l'histoire d'une petite fourmi qui va être trimballée d'une maison à l'autre, être chamboulée, vivre ce que vivent beaucoup de tout-petits dans une vie trépidante d'aujourd'hui. Elle va être bousculée. On les bouscule beaucoup, on se bouscule beaucoup. La vie est faite ainsi. Le matin, on les installe dans la voiture, on les dépose à la crèche, on les sort de la crèche, on les remet dans la voiture, on les met dans une poussette au supermarché, on les ramène à la maison et ainsi de suite. Et pour certains enfants, c'est de plus en plus une réalité ce que je raconte ici.

Évidemment je pense à eux. On vit dans deux lieux différents, il y a la maison avec papa, la maison avec maman, c'est le vécu de beaucoup d'enfants, et il n'y a pas besoin d'approcher ce vécu-là pour être dans le mouvement de la vie actuelle et ce que je pointe dans ce livre avec une image qui est assez tourmentée, c'est un petit coup de projecteur que je veux mettre sur la vie des bébés : ce n'est pas toujours facile.

La petite fourmi va croiser le conte du Petit chaperon rouge et pour moi, avoir introduit ce conte dans cette histoire était une manière de le placer dans le domaine du littéraire, de faire un petit pas de côté qui déplace le réel dans le registre poétique, dans un registre de la tradition du conte, quelque chose qui évoque ce vécu difficile parce que le Petit Chaperon rouge est une histoire terrible qui parle de l'angoisse du loup, et placer l'histoire du loup et le Petit chaperon rouge dans cette histoire était une manière d'évoquer ça. Mais la fourmi va rester à la surface du drame. Elle ne va rien y piger.

J'ai aussi voulu dire autre chose, c'est que de nos jours le vécu est bousculé pour des petits, il est important de le pointer, mais oubliez ce que j'ai dit, ils ont les ressources formidables pour s'adapter à beaucoup de choses, pour autant que leur soient assurés de la galette et du beurre, de l'amour, des mots, mais pas trop. On a ce fantasme, il y a eu des attentats aussi à Bruxelles l'an dernier, il y a eu beaucoup d'émoi, de questionnement autour de cela pour transmettre aux enfants ce vécu qui ébranle la société entière. Il y a toujours cette idée chez nous, adultes, que si l'on explique les choses, on va permettre à l'enfant de ne pas ressentir l'angoisse. Et ce que je dis dans ce livre est qu'en fait la toute troisième chose c'est qu'on vit de caresses, de lait et de livres, je dis de galette de beurre et je change juste un des sons, de l'humour. Avoir des parents autour de soi qui gardent une capacité à la gaieté est quelque chose de formidablement rassurant pour les enfants et c'est ce que je raconte. Ils possèdent les ressources pour passer à travers énormément de choses.

C'est un livre que j'ai voulu très long et très lent, il a 44 pages et 13 phrases en tout. Dans les dix premières pages il y a cinq substantifs – forêt maison cuisine pain et fruit, et tac et deux adjectifs qualificatifs – petit et grand – mais plus le texte va avancer, plus il va se complexifier.

Evelio a insisté sur cette nécessité de donner à l'enfant le langage avec toute sa complexité. D'emblée c'est quelque chose que je continue à vivre avec émerveillement. Pas plus tard que la semaine passée, j'étais dans une crèche, car le livre a été offert à tous les bébés de la ville de Bruxelles. J'allais rencontrer les parents et les bébés et il y avait devant moi trois bébés dont un bébé de quatre mois, et une petite fille de sept ou huit mois auxquels j'ai lu ce livre. J'avais devant moi des parents qui ne parlaient pas beaucoup le français – la ville de Bruxelles c'est le tristement célèbre Molenbeek – j'avais un peu tendance à dire aux parents « restez-en aux premières pages », c'est un

livre qu'on peut découvrir de six mois à six ans, c'est le temps que j'ai indiqué et pourtant j'ai lu le livre entièrement à ces trois petits bébés avec ces regards qui s'interrogent dont on a parlé ce matin, qui cherchent à comprendre avec leurs petits yeux tout ronds ; et même quand on est dans la dernière page, cette structure très foisonnante, je voudrais bien que les parents se disent à la lecture « Oh là, la ça devient compliqué », mais les bébés ne se posent pas ces questions-là, ils ont accès à la beauté.

Sans aucune vanité de ma part, la beauté est dans la langue telle qu'elle nous est donnée et je prends de minuscules éléments pour les mettre dans mes livres. Il y a des parents qui passent à côté de cette beauté-là mais les tout-petits sont extraordinairement sensibles et capables d'attention. On a parlé des ateliers trop longs pour ne pas être segmentés, mais j'ai pensé que cette attention soutenue d'un bébé quand quelque chose l'interroge est extraordinaire. Je vais lire le livre et vous montrer quelques photos en plus. Dans le cadre de cette action du livre à la halte de Bruxelles il y a une exposition des originaux à la Maison des cultures et de la cohésion sociale de Molenbeek. Je dois en parler car on doit parler de ces choses-là : c'est un endroit magnifique qui s'appelle la Maison des cultures et ils ont fait l'exposition à hauteur des bébés.

« Il était une fois dans une grande grande grande forêt une grande grande grande maison et dans cette maison, dans cette grande grande grande cuisine, il y avait une grande grande grande table et sur cette table, une toute petite petite petite fourmi avait entamé l'escalade d'un grand grand grand petit pot de beurre. La toute petite fourmi commença de se régaler. Elle se régalaît régalaît quand soudain hop... ».

C'est le moment où cela bascule pour la petite fourmi tombée dans le pot de beurre. Quand le livre n'était pas encore terminé et que je l'avais en maquette à la maison, un de mes petits-fils d'un an et demi l'a vu en haut de l'escalier, s'est arrangé pour me faire voir qu'il voulait que je le lui raconte et au moment où j'ai tourné cette page, il a pointé son petit doigt sur l'image et a fait « rrrrhhhoo ». Moi j'ai mis des mois à travailler là-dessus et il a compris qu'à ce moment-là c'était le pic dramatique de l'histoire. « Quand soudain hop, emportée dans un panier, tourneboulée, chamboulée, trimbalée, dans la tête de la petite fourmi défilaient de sombres forêts, elle entendait de grosses voix ouououh vas-tu donc ainsi jeune fille et de plus fluettes toc toc toc coucou mère-grand c'est moi. Tire la chevillette et la bobinette cherra. Comme la vie est inquiétante, songea la petite fourmi quand

soudain poc tout s'arrêta. » (Quand je raconte ça il dit toujours poc.) « Oh mère grand comme vous avez de grands yeux et comme vous avez de grandes oreilles. Oh père grand comme vous avez de grandes dents » (rien d'autre maintenant que de joyeuses exclamations). « Les bruits d'une vie sans histoire Rron pchiiii et comme est réjouissante cette petite scène de la vie familiale. Qui craint le grand méchant loup, c'est pas nous, c'est pas nous. C'est alors que la petite petite fourmi résolut de rester et de vivre désormais dans cette coquette et ravissante cuisine, dans cette petite si jolie et si charmante maison dans cette somptueuse et foisonnante forêt ». Fin.

Je vais vous parler de cette magnifique exposition qu'ils ont faite parce que l'on dit souvent qu'on fait des expositions pour les enfants mais les images sont hautes et les adultes ont mal au dos. Pendant un an, toutes les crèches de Molenbeek ont défilé et pu voir cette exposition avec l'aide de la scénographe et de la comédienne qui les accompagnait. Ils ont créé de grands arbres en feutrine et elle lisait sur la table recouverte d'une grande nappe.

Martine Bourre

Je pense que je laisse plus de place à l'instinct et à la spontanéité qu'au projet élaboré dans ma petite tête. Cela ne fonctionne pas comme cela pour moi. Je ne travaille pas tout à fait mes réalisations de la même façon pour les tout-petits que pour les plus grands parce que pour moi, les grands, c'est à partir de 4-5 ans. Six ans est le maximum. Parce que justement intervient le texte.

Quand je travaille pour les tout-petits, les images viennent sans le texte. Je fabrique des dessins, en tout cas je les imagine, car pour accrocher l'éditeur j'envoie bien un texte d'abord. Mais le livre que j'ai dans la tête se fait d'abord en images pour le bébé. Ce sont des couleurs, la lumière, les formes, beaucoup d'arrondis qui me permettent de m'exprimer en premier pour les tout-petits. Pour les plus grands, je commence par le texte, je raconte une histoire. Je pense en particulier chez Pastel à *Princesse Ines*, *La Licorne*, *Chevalier Xavier*, ce sont des histoires que je raconte de plus en plus comme un petit film avec un texte assez travaillé.

(Projection d'images)

Ça c'est *Petit Ouistiti*, un petit livre chez Didier. J'ai des proximités avec les bébés, je pense que je me souviens bien de ce que c'était d'être tout petit et le *Petit Ouistiti* est simplement un petit ouistiti qui a envie de grimper. Il grimpe sur tout ce qu'il trouve et tout en haut de l'arbre, toujours plus haut en s'accrochant aux branches. On a aussi le

Gros Lion, un bébé qui marche dans la plaine et puis *Petite Fourmi*. Je travaille beaucoup sur l'idée de minuscule. Il est si petit qu'il est perdu dans sa maison et cherche son chemin qu'il va trouver à la fin.

Sur cette image c'est la comptine *Alouette* que je me suis appropriée en changeant juste un mot qui ne me plaisait absolument pas : j'ai décidé qu'on pouvait éviter de la plumer et remplacé « plumerai » par « dessinerai ». C'était bien plus rigolo de la dessiner et la comptine fonctionne aussi bien. J'ai pensé mettre sur la gauche tout ce qui concerne les oiseaux ; là sur l'image ce sont les longs cous et l'enfant se met à dessiner en ajoutant quelque chose à chaque page, le cou, le dos, les ailes, les pattes. Voilà la petite fourmi qui cherche sa maison, qui grimpe sur la montagne, et la montagne traque la petite fourmi qui retrouve ensuite sa maison et c'est la fin.

Zaïma Hamnache

Dans ce travail que vous faites depuis tant d'années, vous m'avez dit en amont que vous aimiez de plus en plus faire des livres pour les tout-petits.

Martine Bourre

Il y a cette proximité avec eux, je les observe. Je ne fais plus d'activités dans le cadre scolaire ou en crèche, mais je les observe dans les salons du livre ou partout ailleurs, dans le train aussi, et j'ai l'impression que le bébé ne triche pas.

Cela m'importe beaucoup parce que dans ma vie j'ai constaté qu'il était difficile d'apprendre les règles d'un monde, d'une société dans laquelle j'étais, et dans lesquels j'allais avoir recours à des tricheries, des compromis, des chemins à prendre pour d'obtenir des choses et ça m'a coûté, donc je suis très à l'aise avec la spontanéité des bébés et leur facilité d'être en phase avec ce qu'ils ont en face d'eux, en particulier lorsqu'ils sont dans la nature avec des animaux ou avec d'autres enfants de leur âge. Je ressens profondément parce que je crois que j'ai encore cette proximité-là. Tout se complique en effet lorsqu'il faut soit le verbaliser avec des mots, soit pour accéder à ces mots-là, avec des passages, des clés, des choses qui me dépassent un peu.

Zaïma Hamnache

On va entrer dans l'œuvre des éditions MeMo. Il y a beaucoup à dire et je vais laisser Christine Morault prendre le chemin parce que je ne sais pas par quel bout le prendre tellement c'est dense, tellement c'est riche et tellement sont différents les auteurs édités.

Je peux ajouter que Christine a un travail militant, une démarche politique au sens noble. Elle s'évertue beaucoup par exemple à participer au programme Premières pages et va rencontrer des professionnels du livre et de la petite enfance, que certains des ouvrages que MeMo publie ont été sélectionnés dans l'opération Premières pages : je pense par exemple, à *Tchoum* de Virginie Morgand et Balthazar Chapuis, à *Un câlin* de Malika Doray dans le Lot. Le Département du Val-de-Marne a récompensé le merveilleux ouvrage de Junko Nakamura, *Ce matin*, en 2016. Revenons sur ce travail très précis que MeMo fait autour du livre pour les tout-petits et pour les petits.

Christine Morault

Je vais faire un lien avec Martine Bourre qui vient d'intervenir. Peut-on ajouter le livre de Martine *Toi* parce que je l'ai souvent dit que s'il y avait un livre parfait pour les tout-petits, ce serait celui-là. Martine, qui a tout un travail avec d'autres éditeurs, m'a envoyé un jour un livre en disant qu'il avait été fait spécialement pour MeMo. Un livre qui ne ressemble pas à ce qu'elle fait d'habitude et qu'elle nous avait vraiment destiné.

Dans ce livre il y a une grande forme qui pourrait être une mère ou un père, qui est de toute façon une figure plus puissante, une grande figure, et puis il y a un petit personnage qui pourrait être l'enfant. J'aime beaucoup le fait qu'il n'y ait pas forcément de genre attribué aux personnages et puis j'aime beaucoup aussi le fait qu'ensuite il puisse y avoir des jeux de pouvoir qui vont et qui viennent. Dans ce livre par exemple, à un moment donné, le grand personnage dit « tu me protèges » et le petit dit « toi aussi tu me protèges ». Il est inscrit dans la figure du plus grand. Dans ce balancement entre les deux figures et dans le fait qu'il y a une fin presque dramatique parce qu'à un moment ce grand bêta de grand personnage bleu se retrouve tout seul. Il dit « où es-tu ? » et on le voit devenir tout petit dans la page et dit « c'est une blague, dites ? » On sent sa solitude, il est en train de craindre la disparition de l'autre et à ce moment-là le petit personnage surgit dans la dernière page et dit coucou. Pour avoir lu souvent ce livre à haute voix avec devant moi des bébés, mais aussi des grands, je vous assure qu'ils n'en menaient pas large ! Peut-être que l'essence d'un bon livre pour les tout-petits c'est un livre qui va pour tout le monde, car les adultes sont des bébés comme les autres. C'est peut-être une des clés pour moi en tant peut-être qu'ancien bébé, quand je reçois un projet, c'est tout d'un coup le ressenti d'autre chose. J'avais fait une préparation d'intervention et en fait les présentations des trois conférenciers

de ce matin ont complètement rebattu les cartes et j'ai repris quelque chose qui m'a évoqué le propos et la recherche et ce à quoi croient ceux qui essayent de faire MeMo.

D'abord vous avez parlé d'un croisement et d'une rencontre. On va dire que les livres qui sont vraiment nos livres sont des livres polysémiques. Un des exemples de cela est *J'ai grandi ici* d'Anne Crausaz, dans lequel un personnage qui est une graine va se retrouver à un moment déformé par les flots et va finir par trouver sa voie et échapper à la coupe parce que c'est un arbre qui est déformé. Tout ce que peut vouloir dire un livre : on a ce grand ours et ce petit chien qui se donnent l'amour et le soin et ne sont pas des enfants sans parents représentés formellement ; il n'y a pas non plus de genre pour ces deux personnages. À un moment donné, ils sont là, dans une maison, se portent de l'amour, mais sur la dernière double page de *Ce matin* on est dans le plaisir d'être bien ensemble et c'est aussi « Partons vers le monde ! ». Pour moi ce « partons vers le monde » est aussi un livre, une sorte de passeport pour voir le monde.

C'est ce que fait Malika Doray dans deux livres, *Ma vie est une berceuse* et *Dans ce monde*, dans lesquels on a également ce petit qui apprend à grandir dans un monde mais aussi dans un certain risque et dans une certaine liberté, et cette liberté-là est aussi la marque d'un bon livre, comme l'est aussi cette rencontre authentique avec l'autre. La marque d'un mauvais livre, pourrais-je dire, c'est quand il n'est pas authentique. Très souvent on nous propose des livres que mes professeurs de dessin auraient appelés « du chiqué », quelque chose qui tomberait comme un couperet ; on a maintenant souvent très souvent des choses très savantes. Il y a beaucoup d'écoles excellentes en France et de jeunes excellents graphistes et illustrateurs, mais qui ne sont pas forcément des auteurs. Nous essayons de travailler avec des auteurs illustrateurs comme Martine, comme Jeanne, qui sont sur deux jambes, la jambe littérature et la jambe dessin, et dans cette prise de risque finalement, cette espèce de mise en danger qui consiste à créer une histoire, même si elle est très ténue, il va y avoir le livre qui va à ce moment-là toucher plus largement.

Pour continuer, il y a aussi le livre qui va advenir parce que la beauté, c'est ce qui advient. Le livre qui se termine en se fermant n'est pas de mon point de vue un bon livre pour enfants. Le livre pour les petits c'est le livre qui s'ouvre, qui n'a pas de fin, qui ne s'arrête pas à la dernière page. Beaucoup de propositions – je pense évidemment à des choses plutôt commerciales – sont

très intelligentes, très bien construites mais une fois que le livre est terminé l'enfant n'a plus rien pour se nourrir et celui qui nous a appris à faire des livres pour les tout-petits, c'est Olivier Douzou qui est venu nous porter un livre, *Mik*, que je n'ai d'abord pas trouvé très bon. Je me suis dit qu'est-ce que c'est que cette histoire de ballon qui explose, il ne se passe rien dans ce livre-là. Olivier m'a dit « Est-ce que tu te souviens d'un ballon qui explose ? » C'est la fin du monde quand on est un enfant. Dans l'intelligence de son livre il y avait des propositions un peu énigmatiques pour moi, comme le cactus qui se rase à la fin pour consoler ce petit Mik. Là encore, pas de parents mais un adulte bienveillant.

J'aime beaucoup les livres qui ne sont pas essentiellement basés sur la maternité, la paternité ou même les deux. J'aime beaucoup que l'enfant puisse se reconnaître avant tout dans cet adulte bienveillant qui prend soin de lui. Cela peut être également un professionnel de l'enfance. En fait, on a aussi les enfants dont on parle et qu'on fait parler en langage bébé et là encore, la littérature, c'est ce qui vous fait chanter comme des oiseaux comme l'a dit ce matin Evelio. Il faut que la littérature fasse chanter le texte et le texte qui chante, comme le texte de Jeanne tout à l'heure, ou le texte que Martine nous a donné, c'est un texte qui ne parle pas bébé. Or très souvent dans les livres qu'on nous propose, il y a des textes dont les bébés auraient honte de leurs parents s'ils les leur lisaient. Et des bébés réduits à un tube digestif ou à un réceptacle d'amour alors que la chose importante est de faire parler le bébé ensuite. Il faut qu'un enfant en parle, soit créateur de son livre, créateur de sa vie aussi.

Enfin nous avons les livres de représentations symboliques, des récits immémoriaux dont on a parlé ce matin et je dois dire que MeMo s'attache particulièrement à ces livres de la journée décisive, le livre de la quête initiatique mais surtout de la journée décisive. C'est peut-être une préférence personnelle. Si vous n'avez pas vu le film d'animation *Le Hérisson dans le brouillard* de Youri Norstein, je vous invite à aller le regarder, nous allons essayer de l'éditer en livre. C'est tout ce que j'aime dans un livre, un drame comme on en connaît ou comme on en a connu, et c'est la résilience. C'est le moment fondateur qui fait qu'adulte comme enfant, on peut continuer à grandir.

Martine Bourre

Par rapport au grand personnage bleu avec son petit compagnon orange, on est dans la thématique du beau pour les bébés. J'étais allée voir l'exposition Calder à Tours et je vivais Calder et me disais que ces formes-là sont faites pour les tout-petits. J'ai pris ce pari stupide de vouloir montrer Calder en deux dimensions alors que c'est essentiellement du volume, mais c'est très net que mes personnages sont inspirés du mobile de Calder. C'est parti de là et le texte est venu tout seul. Ce livre est un hommage à Calder.

Intervenante

On pourrait appeler tout cela « livre » car il y a l'intelligence des auteurs et leur sensibilité à créer à la hauteur de l'intelligence et de l'envie de découvrir des enfants. Il y a l'éditeur qui a cette sensibilité et l'envie de produire ces beaux albums et nous après sur le terrain. Le livre est une rencontre avec l'adulte et l'enfant qui va avoir envie d'un livre en particulier. C'est à chaque fois une situation unique qui crée une émotion entre l'enfant, l'adulte et le livre. J'avais envie de vous rencontrer.

Marie Bonnafé

Je voulais vous remercier toutes les trois, différentes et tellement complémentaires.

Ce passage de la naissance de l'enfance au grand enfant de moins de six ans, c'est ce que les psychanalystes appellent le principe de réalité. L'art de raconter des histoires aux enfants oralement mais aussi ce jeu avec les textes et les images et l'importance de l'éditeur qu'on ne souligne pas assez. On parlait des livres en carton, je pense que l'on pourrait manifester contre les livres en carton !

C'est un cheminement vers la réalité, au départ des genres littéraires jusqu'aux contes merveilleux, toutes les comptines, ce sont des jeux avec les syllabes et les mots mais déjà tellement porteuses de sens. Il n'y a alors pas de limites entre la réalité et la fiction, on sait que dans le conte merveilleux il y a un texte très construit, mais pour l'adulte qui raconte comme pour l'enfant qui écoute, on ne se pose pas la question, on est dans le monde des fées, dans le monde de l'imaginaire. La réalité n'intervient pas. Elle va intervenir ensuite dans les contes dits fantastiques ou dits romantiques, dans les contes d'Andersen par exemple où il y a des héros de la réalité auxquels il arrive des choses hors réalité. En racontant des histoires avec l'esthétique, avec le jeu de la création, vous parvenez à introduire déjà des éléments qui feront que l'enfant abordera la réalité dans de meilleures conditions.

Table ronde numéro 2 : Du côté des bibliothèques, des médiateurs

Nadine Dronet, présidente de l'association Espace-lecture à Nantes
Sandrine Le François, association Espace-lecture du quartier Malakoff de Nantes
Magalie Adam, médiatrice du livre à la bibliothèque municipale de Saint-Brieuc
Alix Clerfeuille, médiatrice culturelle, la Chuchoterie, théâtre Lillico (Rennes)
Laetitia Boudry, directrice adjointe responsable jeunesse, médiathèque Madame de Sévigné (Vitré)

Modération : **Evelyne Resmond-Wenz, coordinatrice ACCES Armor**

Il est 16 h 20, le temps qui passe et le temps qui reste c'est aussi le principe de réalité...

Ces personnes autour de la table sont venues pour témoigner de ce travail de médiation que nous menons les unes et les autres pour faire connaître les livres. Il devrait y avoir un libraire à cette table parce qu'ils font, vous faites aussi, un travail important de passeurs. Interviendront Nadine Dronet qui est présidente de l'association Espace-lecture à Nantes, épaulée par Sandrine Le François salariée dans cette association qui intervient dans le quartier Malakoff à Nantes. Ensuite, Magalie Adam, médiatrice du livre au sein d'une bibliothèque municipale à Saint-Brieuc. C'était une mission au départ, mais elle est toujours active puisque Magalie a réussi à conserver son poste depuis dix-neuf ans. Laetitia Boudry, directrice adjointe jeunesse, responsable du secteur jeunesse à la médiathèque Madame de Sévigné (Vitré) interviendra ensuite. Il se trouve que nous avons eu l'occasion de travailler ensemble, Laetitia a fait appel plusieurs fois à moi, c'est elle qui tenait le micro et posait les questions dans le cadre de ce festival Am Stram Gram qu'elle mène depuis 2010 et dont elle nous parlera. Enfin, Alix Clerfeuille, médiatrice culturelle au sein du théâtre Lillico à Rennes, a été invitée pour parler d'un travail que mène la compagnie Lillico avec un espace lecture itinérant qui s'appelle la Chuchoterie et dont nous verrons une ou deux images. Nous avons eu l'occasion de nous rencontrer sur le terrain, j'ai vu travailler Alix avec des petits et des assistantes maternelles dans ces livres magnifiques qui sont à leur disposition et qu'ils explorent de manière tout à fait naturelle et sensorielle. Je passe la parole à Espace lecture.

Nadine Dronet

Espace lecture est une bibliothèque associative basée à Nantes dans un quartier populaire, Malakoff. Nous sommes bien soutenus par la ville de Nantes avec des locaux qui nous sont prêtés et la prise en charge des salaires, ce qui permet un bon fonctionnement. Nous avons repris cette structure qui était un peu en déshérence il y a presque vingt ans.

Avant l'ouverture de cette bibliothèque, on a instauré une bibliothèque de rue, première bibliothèque sur le quartier de Malakoff, il y a dix-huit ans, qui nous a permis de rencontrer le très jeune public très très vite. Notre public à l'époque, c'est un peu moins le cas maintenant, était un public d'enfants seuls, qui venaient sans leurs parents, se baladaient sur le quartier, et des fratries avec les plus grands responsables des petits. On a eu des tout-petits tout de suite sur ces bibliothèques de rue. Après ce premier contact, Sandrine, qui est médiatrice, a commencé des démarches en crèches et haltes garderies sur le quartier. On a donc continué le cheminement avec les tout-petits. On travaille aussi avec les écoles du quartier, maternelles et élémentaires, qui, jusqu'à il y a trois ou quatre ans, venaient dix fois par an à la bibliothèque associative. On a réduit un peu les visites car il fallait aussi du temps pour mener d'autres projets.

Sandrine Le François

Nos actions s'adressent aux tout-petits : la bibliothèque de rue avec des enfants sur l'espace public et des actions en partenariat avec l'association Accord qui est paramunicipale et s'occupe des centres de loisirs. Au sein de la bibliothèque, nous proposons une action qui s'appelle Les croqueminots, qui mêle des lectures de comptines et des temps de chansons. En bibliothèque de rue, nous voyons des groupes d'enfants de tous les âges, à partir d'un an, un an et demi, avec des frères et sœurs qui ne sont pas tellement plus grands et doivent avoir entre trois et six ans. On s'installe sur une aire de jeux. Les parents sont dans les immeubles autour et gardent un œil sur leurs enfants, mais on touche peu les parents. Il y a quelquefois des grands-parents, des travailleurs familiaux aussi.

Nadine Dronet

Je voulais préciser que cette bibliothèque associative tient parce qu'il y a des salariés et des bénévoles. On a un grand groupe de bénévoles solides qui pour certaines sont présentes depuis le début et c'est une vraie chance. On se connaît

bien, on se complète, on a tous des visions différentes des choses. En bibliothèque de rue, chacun a sa manière d'aborder les petits et les moins petits. Chacun son feeling. L'un ne va pas sans l'autre est pour nous une vraie réalité. Sandrine est médiatrice du livre, mais à la base elle était militante sur le quartier comme moi et l'on a repris ce projet-là ensemble. Cela donne aussi du sens. Il y a des militants avant d'être des professionnels.

Sandrine Le François

On a des actions pour les tout-petits, mais aussi pour des enfants un peu plus âgés avec l'accueil du programme Réussite éducative. On les reçoit au lancement de leur action puis au cours de l'année et à la fin pour une sorte de petite remise de diplôme, et grâce aux éditions MeMo on a des dons de livres qui permettent d'offrir des livres aux enfants sur le quartier. C'est une grande chance.

Evelyne Resmond-Wenz

Je me souviens que René Diatkine avait dit malicieusement au moment des dix ans d'A.C.C.E.S. que si les enfants n'avaient pas de livres, il fallait qu'ils les volent ! C'est très important cette idée de dons de livres et c'est grâce à Christine Morault qui, au lieu de jeter ces livres qui ne sont pas vendables, permet qu'ils arrivent aux enfants.

Nadine Dronet

On va partir d'un livre qui est né d'une belle rencontre avec Christine des éditions MeMo. Fin 2014 début 2015, l'idée d'un projet pour les jeunes enfants avec les éditions MeMo et en partenariat avec les écoles maternelles de Malakoff a démarré. Ce travail a été mené avec les habitants, bénévoles, enseignants, MeMo et Espace lecture. C'est un gros projet qui a mis du temps à se mettre en place. Il s'est construit petit à petit. On avait envie d'un grand temps fort avec des auteurs sur le quartier et dans les classes. Malika Doray et Anne Bertier sont venues. Il y avait eu un travail préalable dans les classes avec les albums de ces deux auteures. Sur ce temps fort de trois jours, les auteures étaient présentes dedans et dehors. Anne Bertier a travaillé avec un public adulte notamment. Il y avait des coins lectures, des lectures de *kamishibai*, il avait aussi lecture de « Tapissimots », création d'un jeu de plateau qu'on a intitulé le monde de MeMo, l'idée étant de rentrer dans le livre par différents types de questions.

Sandrine Le François

On part d'une base d'une quinzaine de livres et d'une série de questions sur des fiches. Il y a une dizaine de questions par livre. Il y a des questions de vocabulaire, d'expression ou de petites choses

à faire en sculpture de pâte à modeler ou en dessin. On s'est un peu inspirées du jeu Cranium, mais avec les livres de MeMo pour que les enfants entrent dans ces livres à travers le jeu. Il y a par exemple sur le plateau le livre *Mercredi* qui est un livre avec des formes ; on a utilisé ces formes et l'on a demandé aux enfants de créer de petites choses, des personnages, des animaux, des plantes. En lien avec le projet *Nous sommes livres*, on a travaillé avec un groupe de personnes en cours d'alphabétisation à partir d'un livre d'Anne Bertier. On a demandé aux gens d'apporter un objet qui leur était cher. Il venait souvent de leur pays d'origine et l'on a travaillé à partir de l'initiale du nom de l'objet que l'on déclinait avec des mots, en jouant avec les sonorités et l'on créait une petite phrase en rapport avec chaque objet dont les personnes nous avaient raconté l'histoire, afin de donner du sens aussi à cette petite phrase. Cela a donné lieu à une exposition dans la maison de quartier puis à l'édition d'un petit livret réalisé avec les éditions MeMo.

Nadine Dronet

On a parlé de dons de livres en direction des enfants, mais il est aussi en direction de ces femmes et de ces hommes. C'est une belle progression sur le quartier de voir les hommes participer aux groupes d'alphabétisation car auparavant les femmes ne pouvaient être qu'entre elles. Les personnes du groupe ont aussi choisi des albums non pas par le texte, mais par le graphisme, la couleur, le papier, l'esthétique et elles ont eu une grande joie de pouvoir choisir ces albums parmi les auteurs édités par MeMo et elles en ont redemandé. Je pense qu'il y avait un vrai message. Ça les touche et à travers eux on touche aussi leurs enfants et petits-enfants. C'est une belle idée de placer ce livre-là au cœur de la famille.

Evelyne Resmond-Wenz

J'avais noté dans les échanges que j'ai eus avec vous « aspect artistique qui touche les parents » et c'est tout à fait capital. Je vais passer la parole à Magalie Adam, médiatrice du livre à Saint-Brieuc. Lors d'une animation en PMI à Saint-Brieuc, Magalie m'a accompagnée un an et demi jusqu'au jour où je l'ai laissée travailler seule. Alors que je préparais avec elle ces interventions au téléphone, Magalie m'a dit : « Le travail en PMI est ma racine ».

Magalie Adam

Je suis une ancienne emploi-jeune embauchée en tant que médiatrice du livre sur les quartiers. Je travaille pour les bibliothèques de Saint-Brieuc, mais je ne suis quasiment jamais dans leurs murs. Je suis dehors avec mes valises à roulettes. Je suis

spécialisée en petite enfance, c'est ma mission principale, mais cela m'aide à avoir accès à tous les autres publics adultes ou du quartier, en parallèle. J'ai démarré avec Evelyne dans la PMI sud de la Croix Saint-Lambert, l'un des quartiers de Saint-Brieuc. Je dis « mes racines » car c'est le lieu où je ne suis pas attendue. Les publics non captifs peuvent me parler ou non et je ne dis pas cela par hasard : il arrive que des parents arrivent et qu'ils me tournent le dos. J'en suis désolée pour eux, mais si je chante dans la salle, même avec une petite voix, ils m'entendent quand même. J'ai eu récemment un diagnostic petite enfance où l'on a remis en question toutes les actions pour voir si on ne faisait pas de doublons. Je vous passe les raisons administratives de cette histoire, mais je risquais de perdre certains groupes que je connaissais bien puisque je travaille avec une dizaine de groupes petite enfance, ce qui représente entre huit et dix actions par mois, des actions mensuelles et bimestrielles. Je me suis donc retrouvée en position de perdre des groupes et j'ai demandé à garder la PMI où j'interviens deux fois par mois parce que la PMI c'est la base de tout pour moi, c'est le lieu où je vois les parents que je ne verrais nulle part ailleurs. Je peux voir les grands frères et les grandes sœurs avec les mêmes enfants, mais à la PMI c'est obligatoirement avec le parent. Il y a cette particularité qui fait que, dans cet endroit-là, je vois les parents avec les enfants. Je l'ai inscrit dans quelque chose de régulier pour moi. C'est impensable de m'engager auprès d'une PMI si je ne peux pas assurer un rendez-vous mensuel au minima. C'est très important parce que je ne revois pas les familles systématiquement, mais je vais les revoir dans les deux ou trois mois. Par expérience, il faut en moyenne deux ans et demi pour qu'il y ait un retour en structure. C'est énorme en fait, donc si on ne s'inscrit pas dans la durée c'est presque des choses que l'on perd, (je modère ce que je dis, par expérience). J'y vois un sens. Il me faut valider mon action auprès de mes collègues. Si je travaille dehors il faut que cela ait du sens pour ceux qui sont à l'intérieur aussi. Je suis un avant-poste de mes collègues et pas un électron libre. La PMI est ma racine car, si je ne savais pas qu'il se passe des choses à l'intérieur, quel sens donnerais-je à l'ensemble de ce que je fais ?

Les faits sur le terrain m'ont prouvé que cela valait la peine parce que ces mamans PMI, je peux les retrouver dans cette action-là, l'été, c'est-à-dire quand elles se promènent au parc, notamment avec de nouvelles arrivantes. J'ai eu cette expérience avec des communautés turques. Les femmes passaient dans le parc et la maman que je

connaissais de la PMI est venue s'asseoir sur la bêche où je lisais alors qu'elles ne parlent à personne au-dehors.

Dernièrement, j'ai commencé un travail auprès du CAMSP. J'y suis en contact avec des familles que je ne vois pas forcément sur le coin lecture, mais que je croise sur leur temps de rendez-vous. Malgré tout il y a eu trois ou quatre familles - j'en ai deux trois par an sur un groupe de six enfants seulement - que j'ai retrouvées dans les crèches ou dans les parcs où j'interviens dans les groupes parents enfants. Ce n'était pas prévu, ni identifié de cette manière-là et je peux faire la continuité avec tout ce que je fais par ailleurs. J'interviens aussi sur les fêtes de quartier, je travaille sur l'accompagnement à la scolarité, c'est tout le maillage que je fais et ma racine est la PMI. Le jour où avec la PMI cela n'a pas de sens, je pense que je m'égare ou que ce n'est peut-être pas à moi d'intervenir mais à mes collègues qui ont, elles, ce retour immédiat sur la structure. Voilà ce sont des petits bouts de ce que je fais...

Evelyne Resmond-Wenz

Cela me fait penser à ce que disait Bianca ce matin, sur le fil en aiguille, sur le tissage, le tissu. C'est tout un maillage que tu fais là sur un territoire.

Magalie Adam

Tout à fait, et je voulais rebondir sur une remarque qui a été faite ce matin par rapport à la posture des parents. Cela me tient à cœur. Je ne conçois pas de travailler sans les parents. Cela s'est produit pour la PMI. Je ne prends jamais d'enfant sur moi, ils restent dans les bras des parents. Il y a des jumeaux parfois et j'en prends quand même un des deux pour soulager la mère, mais si je veux faire ressentir ce que je vois - parce que c'est tenu ce qui se passe chez l'enfant, et si nous avons l'enfant sur nos genoux, on enlève le contact physique entre les parents et l'enfant. Que l'enfant reste dans les bras des parents, soit pour qu'ils ressentent à travers son corps, soit pour que je puisse montrer à voir ou à lire ou à écouter parce que justement quand ça babille, ça chante, je ne peux le montrer au parent que si l'enfant est dans ses bras parce que j'ai ce regard à l'autre et que surtout ça passe directement entre eux. Je mets juste le doigt où il faut regarder au moment donné. Quelqu'un parlait du moment, de l'instant de l'histoire ce matin. C'est cela aussi notre travail de médiateur. C'est de montrer de toutes petites choses que notre œil de professionnel voit. Ce n'était pas comme cela au début, je ne voyais pas tout, mais on apprend avec le terrain.

Evelyne Resmond-Wenz

Pour continuer dans cette médiation-là je vais faire appel à Alix avant que Laetitia termine avec ce beau programme d'Am Stram Gram en direction des adultes et avec les ateliers d'enfants.

Alix Clerfeuille

Lillico est une structure qui travaille sur l'accompagnement à la création et à la diffusion du spectacle vivant à destination des plus petits et des familles. Nous travaillons sur cette question de la cellule familiale et depuis plus de vingt ans, deux lignes fortes se sont dégagées au sein de Lillico : le théâtre d'objets d'une part et la petite enfance d'autre part.

(Diaporama)

On voit les images de La Chuchoterie. C'est un projet qui s'inscrit dans l'axe de la création et de la diffusion de la production artistique pour les tout-petits. C'est un espace créé il y a six ans, avec un mobilier d'art et un fonds de livres d'artistes pour les tout-petits. Ce projet est au regard de ce que nous voulons défendre en matière de spectacle vivant, c'est-à-dire la question de la contemplation, le rapport à l'art contemporain, l'exigence artistique pour tous. La Chuchoterie est un espace de rencontre qui nous permet d'être en lien et en bienveillance avec les tout petits, les parents ou les adultes accompagnants. C'est aussi l'envie de créer un outil qui constitue une sorte de laboratoire d'expérimentation, d'observation sur ce qui se vit, se passe entre un tout-petit, un adulte et une œuvre d'art, sur les fils qui se tissent entre ces trois éléments au sein d'un espace scénographié. L'espace est devenu très vite nomade pour des raisons pratiques : on a déménagé du lieu où l'on était et l'on a retrouvé tout l'intérêt de l'espace nomade. Aujourd'hui La Chuchoterie se déplace dans tous les lieux, des lieux de vie de la petite enfance à des théâtres, à des musées, des festivals et l'on travaille sur la création de l'espace pour mettre le livre en valeur, l'objet-livre, un espace d'intimité, de cocon de noir et de blanc où sont présentés des ouvrages. Nous avons 450 ouvrages à La Chuchoterie et en général nous en présentons dix à quinze, soit le nombre de personnes qui sont présentes dans l'espace. Notre volonté est de valoriser le silence et le vide, de mettre en valeur chaque livre, de ne pas être dans une surconsommation, mais plutôt de déployer notre énergie à travers quelques ouvrages qui sont précieux, ouverts à la manipulation des tout-petits et des adultes aussi, en toute liberté, même si l'on est là pour les accompagner, on laisse les choses se faire.

Evelyne Resmond-Wenz

Oui, très bien, j'avais noté la liberté, mais j'aimerais vraiment que tu parles de la fragilité.

Alix Clerfeuille

La fragilité nous importe beaucoup. Cela fait trois ans que je travaille pour Lillico et plus spécifiquement pour La Chuchoterie. J'ai eu la chance de commencer avec une journée de formation auprès de Katsumi Komagata et j'ai passé un moment bouleversant et merveilleux sur la question de la délicatesse et de la fragilité et sur ce que le livre aussi apporte à cette question de la fragilité. Il a commencé son atelier avec une feuille de papier très belle, très délicate, il l'a déchirée et nous a montré ce que déchirer les feuilles de papier créait, qu'il ne fallait pas en avoir peur. Il se recréait quelque chose derrière cette feuille de papier déchirée. C'était intéressant à exploiter pour nous qui avons souvent peur. C'est normal de casser des choses, d'abîmer les livres. La fragilité du papier vient comme une métaphore essentielle de la vie et de l'évolution du tout petit, et même de l'adulte. Les choses se cassent, les choses se brisent et le geste a forcément une influence sur le reste.

Le livre peut, je pense, devenir transmetteur de cette chose-là. Nous défendons cette envie de présenter des ouvrages qui sont pour certains très très fragiles comme *Petit arbre* de Komagata. C'est un ouvrage fragile, mais nécessaire aussi dans la vie du tout-petit, nécessaire à sa construction, aux sensations qu'il peut éprouver dans le contact avec la matière sous ses doigts.

De la même manière, dans le domaine du spectacle vivant, nous développons énormément la création avec des artistes, mais également dans tout ce qui est ouvrages textiles, dans le travail de la matière et c'est par cette question de la matière qu'on tend à choisir les ouvrages.

Evelyne Resmond-Wenz

Ça va dans le sens de ce que disait Marie Bonnafé tout à l'heure, avec cette merveille de l'exploration du tout petit entre le pouce et l'index, la découverte de ce papier qu'on peut utiliser. Dans le camion d'ACCES Armor, beaucoup de ces livres sont à la disposition des enfants, je suis vraiment frappée de ce qu'ils ressentent de cette fragilité et de voir combien ils vont explorer le livre avec infiniment de délicatesse.

Plus c'est beau, plus ils sont délicats.

Laetitia Boudry

Quelques mots d'abord pour resituer le festival Am Sram Gram de la médiathèque de Vitré, une commune de 17 000 habitants. C'est un festival à taille humaine qui a pour objectif de sensibiliser au livre les 0-3 ans et les adultes qui les entourent. J'insiste sur ceux qui les entourent parce que la spécificité des 0-3 ans est avant tout qu'il y a une tierce personne qui les amène au livre. Cette tierce personne peut être un parent ou quelqu'un qui le garde, les assistantes maternelles, les éducateurs de jeunes enfants, et je dirais presque que c'est le public cible de ce festival qui va durer presque une semaine, pour le public des 0-3 ans, avec des adultes positionnés en tant qu'observateurs. Cela se déroule dans nos murs, mais également hors les murs dans toutes les structures petite enfance, à la bibliothèque, en PMI, dans les crèches. Nous allons aussi au centre social dans ce qui s'appelle chez nous « À petits pas », sur le principe des Maisons vertes, des endroits où l'on n'a pas vraiment l'habitude de nous voir. Certaines fois c'est annoncé au public, d'autres fois volontairement non annoncé afin d'éviter la fuite de ceux qui ne seraient pas à l'aise avec le livre. Ce festival se clôture par une journée d'étude entièrement gratuite qui se déroule un samedi afin de toucher un public qui bénéficie de peu de formations, parents et assistants maternels parce qu'en semaine, ils ne peuvent pas se libérer et ils sont curieux de voir ce qu'on peut faire avec le tout-petit et le livre.

Dans une crèche, nous intervenons toujours à deux, et les adultes de la crèche sont présents également. Nous prenons huit enfants maximum à la fois donc, entre les adultes de la crèche et nous, nous arrivons à un maximum de deux enfants pour un adulte. Cela permet que l'enfant ne soit pas seul avec le livre.

Le travail de l'adulte consiste à se positionner différemment pour observer les réactions de l'enfant, parce que souvent, pendant un spectacle ou une lecture, l'enfant est dans les bras de l'adulte qui regarde le livre ou le spectacle et ne voit pas les réactions de son enfant. Une année, dans le cadre du festival Am Sram Gram, on a amené les adultes à repérer le livre préféré de leur enfant. On plaçait l'adulte en observateur de l'enfant dont il avait la charge dans les lectures pour voir là où il réagissait le plus sur les livres et ensuite sur l'interaction, car lorsqu'on lit le livre ce n'est pas un spectacle et l'on demande un temps pendant lequel l'enfant s'approprie ce qu'on a utilisé pendant l'histoire : les livres, l'objet, etc. Nous avons cumulé toutes les observa-

tions et fait « voter » les parents sur cette base puis invité l'auteur qui avait reçu le plus de votes. C'était Jeanne Ashbé pour le livre *Pas de loup*.

Nous amenons les adultes à observer, à se positionner différemment, mais aussi à oser parce que ceux qui ne sont pas à l'aise avec les livres se mettent des barrières, ont peur du ridicule, ne savent pas si lire un livre a un intérêt avant que l'enfant parle... Ils se posent beaucoup de questions et se mettent des freins. Cette journée d'animation nous permet aussi de les accompagner vers des livres qu'ils ne connaissent pas, dont ils ne maîtrisent pas forcément le code. Pour certains, un livre, c'est une couverture, un début, un récit linéaire avec des images qui illustrent le récit. Nous sélectionnons chaque année des livres qui surprennent et déstabilisent les adultes qui ne sont pas coutumiers du livre. Ils vont déstabiliser par la forme, ce n'est pas forcément une lecture linéaire, dans le « bon » sens. Le bébé prend facilement le livre à l'envers, ça ne lui pose aucun problème. C'est lié aussi à l'art puisqu'une œuvre d'art interroge, questionne. Je pense au livre *Non* de Malika Doray qui reste dans les bacs à livres en bibliothèque parce que les adultes ne savent pas comment le prendre. Comme son titre palindrome, c'est un livre qui se lit dans les deux sens et l'on est obligé de le tourner dans un sens ou dans l'autre pour découvrir le texte. Cela demande une manipulation qui peut déstabiliser l'adulte.

Une année, nous avons fait une sélection de livres d'artistes dont le thème était « Plonge dans l'image et rêve les yeux ouverts ». Il y avait la question de la forme, de l'image, parce qu'un livre sans texte peut déstabiliser un adulte qui a tendance à poser des questions à l'enfant (« Qu'est-ce c'est ? Qu'est-ce que tu vois ? ») au lieu de laisser la place à l'image. On a sélectionné *Imagine* de Claire Dé⁸, une succession de photographies d'objets et plein de bêtises, si on l'interprète comme cela. L'adulte a toute liberté s'approprier le livre et de l'interpréter comme il a envie, de le partager avec l'enfant, tout comme l'enfant peut lui apporter sa propre perception du livre. L'enfant peut construire son propre récit.


On insistait sur les livres d'artistes parce que dans l'histoire de la littérature jeunesse, le livre est ce qu'il est aujourd'hui grâce aux artistes, on est sortis du carcan scolaire grâce à des artistes qui ont fait évoluer le livre jeunesse et c'est un juste

⁸ *Imagine* : c'est tout blanc, Claire Dé. Ed. Les Grandes Personnes

retour des choses que de pouvoir donner aux tout-petits des livres plus fragiles et coûteux comme la série des *Little eyes* de Katsumi Komagata. Voici donc les principes d'Am Stram Gram.

Christine Morault

Je voulais juste parler de ma fierté devant cette exposition à Malakoff, basée sur un travail autour d'un livre d'Anne Bertier *Rêve-moi une lettre*, dans lequel on avait des phrases comme « Dans le lagon ni libellule ni lentille, juste de longues lianes enlacées », et les femmes et les hommes qui ont participé à ce projet ont écrit « La meule miniature envoyée du Maroc par ma sœur me rappelle les moments où les mains de

Malek et Momo activaient le manche de la meule pour moulinier le mélange de graines sèches ». C'est vraiment magnifique. « Du Maroc à Malakoff, la musique du mortier me revient en mémoire quand Marie Meriem mélangeait les épices pour faire mariner le mouton ». À chaque fois on a l'objet, pour bien donner une dimension muséale à chacun de ces objets. Je vais terminer avec deux choses. « Le parfum des piments du poivron des pois chiches du persil et du poulet me rappelle le couscous que mon fils préparait dans son plat préféré » (on a le plat en bois) et « Nous étrangers, quand on vient en Europe dans l'espoir de gravir les étages de la tour Eiffel l'été jusqu'aux étoiles ». Cela me met les larmes aux yeux. 

Livres cités

- Cinq méditations sur la beauté*** - François Cheng, Le Livre de poche
- Ce matin*** - Junko Nakamura, MeMo
- Chevalier Xavier*** - Martine Bourre, Pastel
- Dans ce monde*** - Malika Doray, Ed. MeMo
- Gros Lion*** - Martine Bourre, Didier Jeunesse
- Imagine : c'est tout blanc*** - Claire Dé, Les Grandes Personnes
- J'ai grandi ici*** - Anne Crausaz, MeMo
- La Licorne*** - Martine Bourre, Pastel
- Little eyes*** - Katsumi Komagata, Kaïsei-sha
- Ma vie est une berceuse*** - Malika Doray, MeMo
- Mercredi*** - Anne Bertier, Memo
- Mik*** - Olivier Douzou, MeMo
- Pas de loup*** - Jeanne Ashbé, Pastel
- Petit arbre*** - Katsumi Komagata, Coédition One Stroke, Les Trois Ourses
- Petit Ouistiti*** - Martine Bourre, Didier Jeunesse
- Petite Fourmi*** - Martine Bourre, Didier Jeunesse
- Princesse Ines*** - Martine Bourre, Pastel
- Rêve-moi une lettre*** - Anne Bertier, MeMo
- Tchoum*** - Virginie Morgand et Balthazar Chapuis, MeMo
- Un câlin*** - Malika Doray, Memo